Onzième année. — N° 10 Octobre 1931.

# LES AMIS DE LA POLOGNE

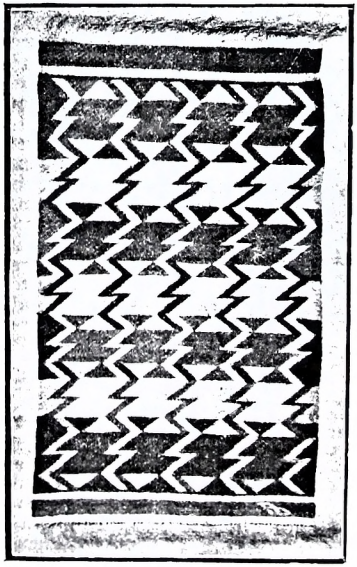
REVUE MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF : Rosa BAILLY

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Epée — PARIS (V^e^)
*Comptes de chèques Postaux* : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français : 10 fr. par an.
Abonnés étrangers : 20 fr. par an.

SOMMAIRE

*Le Monument aux Volontaires polonais.* — « *Mes premiers combats.* » — *Elisa Orzeszko* : PIERRE LEHEUDÉ. — *Un Révolté* : ELISE ORZESKO. — *Plaines de Podolie* : ROSA BAILLY. — *Un insurgé de* 1830 : IZA MOSZCZENSKA. — *Les Enluminures* d'ARTHUR SZYK. — *Maisons d'Etudiants.* — « *Kalikant* » : BOLESLAS EUSTACHIEWICZ. — *La note bleue* : AURA WYLEZYNSKA. — *Les Fêtes en l'honneur de Chopin.* — *L'actualité Katowiçarde* : FLEURY-PELETIER. — *Les préoccupations des féministes polonaises.* — *L'Action des Amis de la Pologne.*



KILIM, OU TAPIS POLONAIS.

# Le Monument aux Volontaires Polonais

| | | |
|---|---|---|
| Total des 5 premières listes | 12.387 | 25 |
| Mlle Lizé (Cognac) | 2 | |
| Mme Vve Prunier (Cognac) | 30 | |
| Mlle Maczynska | 40 | |
| Mlle Bréhier (Nantes) | 10 | |
| Lieutenant Miron d'Aussy | 10 | |
| Famille Omiecinski-Komorowski | 50 | |
| Me Arnaud (Barcelonnette) | 5 | |
| M. Van des Heyd | 5 | |
| M. Blanchard (Châteauroux) | 10 | |
| Anonyme (Troyes) | 10 | |
| M. Etienne (Pont-à-Mousson) | 10 | |
| M. Faucheux (Dakar) | 10 | |
| Mme Vve Semper (Soissons) | 10 | |
| M. Dessendre (Grenoble) | 10 | |
| Mlle Riberolles (Clermont) | 10 | |
| Mlle Dabadie | 5 | |
| Illisible (Silly) | 5 | |
| M. Poinaud (Angoulême) | 3 | |
| Ecole Primaire Supérieure de jeunes filles de Montluçon (par Mme Filippi) | 150 | |
| M. Bouillot (Pont-à-Mousson) | 10 | |
| Ce Boucherie de la Motte (Marseille) | 100 | |
| Mme Godlewska (Sorgues) | 20 | |
| 1re et 3e années de l'E. P. S. de garçons à Poitiers (par M. Changeur) | 37 | |
| Mlle Bosquet (Arras) | 10 | |
| M. Ducombeau | 5 | |
| M. Stanislas Clément | 20 | |
| Maison Balland-Brugneaux (Châlons-sur-Saône) | 50 | |
| M. Guy Benon (Cognac) | 10 | |
| M. Chevalier (Clermont) | 5 | |
| M. Auguste Génin (Mexico), par M. Landereau | 250 | |
| M. Marcel Régnier (Saïgon) | 100 | |
| M. Gudin (Lyon) | 5 | |
| M. Ernault (St-Brieuc) | 5 | |
| Abbé Boittiaux (Lille) | 5 | |
| M. Montpellier (Chartres) | 25 | |
| M. Favier (Lyon) | 20 | |
| M. Hydulphe (Oran) | 5 | 50 |
| M. Martin (Sedan) | 25 | |
| M. Arnaud (Sedan) | 25 | |
| Mlle de Schuttenbach (Sèvres) | 10 | |
| Ce Noirot | 5 | |
| M. Coquillière (Toulouse) | 5 | |
| Mlle Legay (Roubaix) | 15 | |
| M. Rapoport | 5 | |
| M. Giocanti (Mexico), par M. Laudereau | 20 | |
| Mme Oliva (Oran) | 10 | |
| M. Louis Borelli (Marseille) | 20 | |
| M. Mongel | 40 | |
| Mme Keberbé | 15 | |
| M. Felici | 10 | |
| Mme Pilinska | 10 | |
| M. Garczynski | 10 | |
| Les Etudiants catholiques de Clermont, par l'abbé Crozier | 100 | |
| M. Issalène (Cannes) | 10 | |
| M. Bariot | 10 | |
| Ce Modot | 10 | |
| M. Guillemin | 5 | |
| M. Préaubert | 10 | |
| M. Moisan | 10 | |
| Par M. Cartal : M. Mithard 10, M. Verly 10, un ouvrier argenteuillais 5, total | 25 | |
| Par M. Ruault (Saumur : anonyme 10 fr., anonyme 5 fr., total | 15 | |
| Total | 13.874 | 75 |

## Frères d'Armes

En bas, contre la porte, retentissaient comme des coups de canon. Nous tirions toujours, mais sans espoir, lorsqu'il se fit dehors un grand bruit de piétinement de chevaux. Le feu cessa et nous vîmes, à travers la fumée, quatre escadrons de lanciers passer comme une bande de lions au milieu des Autrichiens. Tout cédait, les kaiserlichs allongeaient les jambes, mais les grandes lances bleuâtres, avec leurs flammes rouges, filaient plus vite qu'eux et leur entraient dans le dos comme des flèches. Ces lanciers étaient des Polonais, les plus terribles soldats que j'ai vus de ma vie, et pour dire les choses comme elles sont, nos amis et nos frères. Ceux-là n'ont pas tourné casaque au moment du danger, ils nous ont donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang... Et nous, qu'est-ce que nous avons fait pour leur malheureux pays?... Quand je pense à notre ingratitude, cela me crève le cœur!

Enfin, cette fois encore, les Polonais nous dégageaient. En les voyant si fiers et si braves, nous sortîmes de partout, courant sur les Autrichiens à la baïonnette et nous les rejetâmes dans les fossés. Nous eûmes la victoire, mais il était temps de battre en retraite, car l'ennemi remplissait déjà Leipzig. Les portes de Hall et de Griune étaient forcées, et celle de Péters-Thor livrée par nos bons amis les Badois et nos autres bons amis les Saxons. Soldats, étudiants et bourgeois tiraient sur nous des fenêtres.

Nous n'eûmes que le temps de nous reformer et de reprendre le chemin de la grande avenue qui longe la Pleisse. Les lanciers nous attendaient là; nous défilâmes derrière eux et comme les Autrichiens nous serraient de près, ils firent encore une charge pour les refouler. Quels braves gens et quels magnifiques cavaliers que ces Polonais!

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*Leipzig. Le Conscrit de* 1813.)

# « Mes Premiers Combats »



BUSTE DU MARÉCHAL PILSUDSKI
*par Jeanne Reichert.*

Lorsque un homme a fini par incarner une nation, lorsqu'il est passionnément aimé par son peuple, noblement détesté par quelques-uns, comment faire pour le connaître à travers les adulations, les calomnies, les légendes? Pourtant c'est celui-là, plus qu'un autre que nous souhaitons connaître. En son âme est la clef d'une période historique. Pourquoi s'est-il imposé à l'histoire, lui, homme parmi les hommes? Comment a-t-il vaincu les obstacles, et profité de sa chance? De quoi est faite sa popularité? A-t-il gagné le cœur et la confiance des Polonais parce qu'il leur ressemblait, ou parce qu'il en différait?

Personne ne pourrait répondre à ces questions, si ce n'est lui-même, lui qui passe pour n'avoir jamais eu de confidents; lui, le taciturne...

Mais un jour, il a rompu son silence. Interné pendant plus d'un an à la forteresse de Magdebourg, par les Allemands qu'il avait refusé de servir, soumis au régime de l'isolement complet, après une vie des plus agitées, il tombe dans une noire nostalgie,et pour s'en affranchir, il évoque ses amis, ses luttes. Il écrit pour lui-même, sans apprêt. Et de ces notes sort un livre, que nous pouvons lire en français dans la vivante traduction du colonel Jèze et du commandant Teslar : *Mes Premiers Combats*. Ce livre, c'est Pilsudski lui-même.

***

Qu'est-il raconté, sur les feuilles que les Allemands lui fournissaient pour les brouillons d'une soi-disant plainte contre le régime auquel il était illégalement soumis? Il avait le choix entre bien des souvenirs. Il est allé vers ceux qui lui étaient le plus chers : les premières heures de la grande guerre, alors qu'il combattait pour la libération de la Patrie, en toute indépendance, et en toutes illusions, heures dorées par l'enthousiasme et l'espoir, aurore de la Pologne nouvelle.

Mais le sentiment n'est pas seul à tirer son esprit vers ces débuts de la guerre. Ce grand chercheur d'aventures, ce chevalier errant, c'est de lui-même, avant tout, qu'il est en quête. Il sent sa force, il sait qu'il peut soulever une nation : rien ne peut donc l'intéresser autant que cette force. Il cherche à en connaître l'essence, pour mieux en faire usage. Ses anciens rêves, avoue-t-il, c'est « de déduire de moi-même la vérité sur l'âme du chef ». En 1914, il avait résolu, après dix ans de théories, de « s'analyser soi-même avec la plus grande attention ». La première période de la guerre, quand il a encore peu de confiance en lui-même, ses « premiers essais timides de commandement », se prêteront à pareille analyse, dans la solitude et le silence de la forteresse de Magdebourg.

En somme, le même problème nous passionne, lui et nous. Nous en cherchons la solution en lui, et lui la cherche en lui-même.

L'ouvrage comporte trois épisodes : le premier se déroule sur les bords de la Vistule inondée, le second dans les champs des alentours de Cracovie, où Pilsudski amène ses soldats en dépit des troupes russes, le troisième relate un duel d'artillerie. L'unité du livre est dans la figure du chef qui dirige ces diverses opérations et qui se montre tel qu'il est, à la lumière crue de sa franchise. Il a si peu les soucis de l'écrivain qu'il lâche son entreprise dès que son ami Sosnkowski est interné avec lui : « Je laissai ma plume de côté pour me livrer à d'interminables parties d'échecs. » Quand la révolution allemande le délivrera, il ne se souciera que de rentrer à Varsovie et oubliera ses notes : « J'avais d'autres chats à fouetter que de penser à mon manuscrit ou aux autres objets que je laissais dans la Sommer Offizierarreststube. » Le précieux ouvrage se retrouvera dans les affaires de Sosnkowski.

***

Disons-le tout de suite : Monsieur le Maréchal Pilsudski est un luron.

Il ne s'offenserait pas d'une telle épithète lui, qui n'a pas peur du mot pittoresque, ni même des expressions salées.

Sa verve joyeuse, goguenarde, court d'un bout à l'autre de ses récits, les emplissant d'argot, de tableaux humoristiques et d'éclats de rire. Il va pour « engueuler » un commandant, et se trouve désarmé par un spectacle qui le fait pouffer de rire et qu'il ne se tient pas de nous décrire : celui du général en

chemise de nuit, « l'air de quelque vieille commère osseuse et sèche, aux yeux hébétés et indifférents », et sur l'autre lit, également en chemise de nuit, son jeune aide de camp surpris et effrayé. « C'était aussi comique que si j'avais surpris un couple mal assorti juste au moment psychologique. »

Les vieux canons Werndl l'amusent : « A chaque coup, le monstre sursautait, et faisait une cabriole ridicule ou rebondissait en arrière. » Et les tranchées : « Quand j'y pense, un fou rire me prend... Ah! quelle pitié! Chaque homme se creusait tout bonnement un trou à la hâte, y apportait un peu de paille et voilà, la fortification était prête. Ce qu'il y avait de plus comique, c'étaient les cavaliers autrichiens dans de pareilles tranchées; leurs culottes rouges faisaient tache sur la neige. Tous ceux qui avaient entendu parler du vide et de la désolation des champs de bataille contemporains auraient pu croire qu'on s'était moqué d'eux, en voyant à plusieurs kilomètres de distance les taches rouges que faisaient sur la blancheur de la neige ces guerriers alignés au cordeau dans leurs tranchées sans profondeur et fumant philosophiquement leur pipe. »

Et ainsi tout le long de l'ouvrage : « Je ris de bon cœur... Je faillis mourir de rire... » Même à la prison de Magdebourg, il trouve une source de gaîtée dans le fait que lui, prisonnier condamné à l'isolement complet, dispose d'une salle de réception.

Une telle bonne humeur fait les bons soldats. Les francs lurons, les joyeux lurons entretiennent le courage chez leurs camarades, rendent des forces à ceux qui tombent de fatigue. Nos « loustics » ont montré leur importance, pendant la guerre. Si le luron est un chef, sa bonne humeur est le soleil qui éclaire et réchauffe toute une armée.

***

Mais une constante gaîté serait la marque d'une attitude sereine, presque indifférente, devant la vie. Pilsudski n'a rien d'un philosophe. La passion le tient et l'agite, l'emporte aux extrêmes du sentiment.

Ses premiers mouvements ont toujours la promptitude, la fulguration de l'éclair. On le voit aux mauvaises nouvelles sauter sur ses pieds, « passer un savon » à ses subordonnés, ou s'en prendre à lui-même. Les bonnes le font bondir de joie.

Quand les circonstances le forcent au calme, il essaye de se raisonner : « Attention, attention! Ne fais pas l'enfant, ne lâche pas la bride à ta fantaisie! — Mais tout ce qu'il y avait en moi de caractère, de volonté, de fierté et d'ambition, s'insurgeait contre ces pensées « raisonnables » à la cunctator. »

« Je bondis comme un tigre blessé... Je les battrais de dépit! »

On lui annonce un changement de direction : « J'était furieux... j'étouffais de rage. »

En lisant un ordre, il hausse les épaules. Il froisse longuement le papier, de dépit le jette au panier.

Les mauvaises conditions techniques « l'horripilent ». Il est saisi de dégoût, prêt « à commettre quelque grossièreté ».

Mais voyez-le de vos yeux, un jour qu'arrive un contre-ordre : « Une sorte de fureur s'empara de moi. J'avais travaillé toute la nuit comme un bœuf, j'avais exposé tout notre détachement à des pertes absolument inutiles! Toutes nos conventions n'avaient été que du « bavardage autrichien ». Mon sang enfiévré me monta à la tête. Une haine s'empara de moi, faite d'humiliation et de rage. Tas de s.....! m'écriai-je furieux, et je jetai la dépêche par terre. Ce geste fit impression. L'étroite chambrette se vida. Il ne resta près de moi qu'un des officiers et un gradé téléphoniste, qui me regardaient d'un air de commisération. J'était perplexe et dégoûté de moi, de tout le monde. »

Mais le rire soulage, et lorsque son esprit humoristique lui montre le ridicule d'une situation, sa colère tombe. S'il maugrée encore, c'est avec ironie. Il s'est ressaisi. Il n'est pas rare de voir Pilsudski tomber dans un état proche du désespoir, et se relever soudain dans l'enthousiasme.

« Je n'oublierai jamais le sentiment de découragement qui m'oppressait, alors que je prêtais l'oreille aux bruits du combat, incapable de contribuer en rien au succès... Mes mains tombèrent d'impuissance. »

En une autre occasion : « Mes cheveux se dressent sur ma tête, mon cœur se serre. » Mais une résolution prise, une meilleure nouvelle reçue, et voici une âme transformée : « Le monde m'apparaît sous d'autres couleurs, mon découragement a disparu, et le retour du moral a été suivi d'un appétit féroce. » « Je suis absolument maître de moi, mon cerveau fonctionne avec vigueur et netteté. »

***

Ce grand impulsif déteste « les nerfs ». L'expression revient constamment sous sa plume, accompagnée d'adjectifs péjoratifs. Ne nous y trompons pas, il les hait parce qu'il éprouve sur lui-même leur effet néfaste, et qu'il s'efforce constamment de maîtriser les siens en même temps que ceux de ses soldats.

Ces « durs et désagréables combats » contre lui-même « se traduisent par une consommation innombrable de cigarettes et par un silence obstiné ».

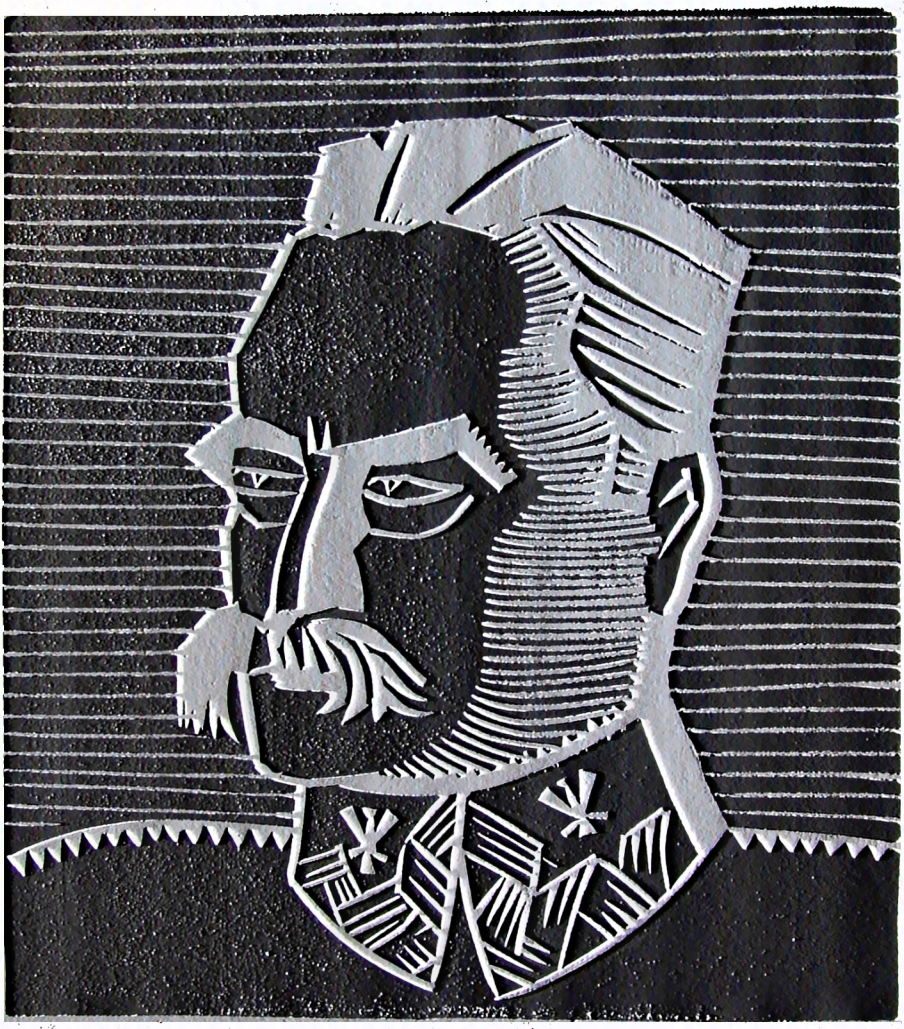
Il n'est pas toujours victorieux. Ses nerfs mis à vif par la fatigue mentale et physique l'amènent une fois jusqu'à l'hallucination : il voit des cosaques à cheval où il n'y en a pas.

L'amusant, c'est que plus d'une fois il est le seul à s'énerver : « Je n'eus personne d'autre à calmer que moi... J'étais le seul, sembla-t-il, à être abattu par les événements. »

Il prend donc un soin que lui-même trouve parfois exagéré pour imposer à ses soldats une discipline de calme. Il s'indigne de voir comme les autres chefs gaspillent les nerfs du soldat pour assurer leur propre tranquillité. Il préfère prendre l'inquiétude à son compte, et passer « des moments désagréables et énervants ».

Nous touchons maintenant aux pires moments de la vie de Pilsudski, lorsque ses hautes facultés d'imagination surexcitées et sa fougue trop longtemps contenue, se retournent contre lui pour l'accabler sous une tempête de doutes, de craintes, d'affolement même.

Imagine-t-on tableau plus poignant que celui du chef, isolé dans la nuit et dans l'ignorance, portant la responsabilité de tant de vies, et perdant la confiance en lui-même.



Le Maréchal Pilsudski (*composition de J. Tomakowski*).

« Je sens monter à ma tête, comme les vapeurs du vin, toute une foule de doutes, tout le poids de ma responsabilité. J'ai un peu de vertige, je chancelle, et je suis obligé de rechercher un appui .. »

« Il faut se décider. Je prends mon courage à deux mains, je déploie ma carte et je m'oblige à réfléchir. Pour l'instant je sens seulement une oreille bruire, mes yeux se brouillent, mes tempes battent violemment, un chaos complet envahit mon cerveau... »

« Je me sentais secoué de frissons; ma tête, par instants se refusait à tout autre travail que des reproches à mon adresse et, semblable à un écureuil, je tournais dans un cercle de perpétuelles contradictions dont je jugeais impossible de sortir... »

Une autre fois quand il croit sa cavalerie perdue par sa faute : « Mes nerfs sont de plus en plus surexcités comme d'habitude en pareil cas, ils me suggèrent les hypothèses les plus pessimistes. Je ne sais trop ce que je ferais si j'étais seul. Je crois que de désespoir et sans attendre la fin je me brûlerais la cervelle... Il faut attendre, encore attendre, toujours attendre! Comme l'attente est cruelle! L'impatience nous étouffe, tout notre être est tendu à la recherche d'une planche de salut, d'une combinaison susceptible de nous tirer d'affaire. Ordinairement, dans cet état d'esprit, le cerveau n'engendre que désordre et chaos... Je fais de violents efforts de volonté pour arriver au calme... »

Dans un tel abîme, le rayon de la gaîté ne peut se glisser. Il faut à Pilsudski, pour en sortir, un autre genre de ressources. Des sentiments bien forts, de bien profondes idées seront nécessaires pour le tirer de si bas, et le ramener à son rôle de chef.

Mais il les possède.

Quels sont-ils ? En les découvrant, nous achèverons l'analyse de cette rare figure humaine et historique. (*A suivre.*)

# LES LETTRES

**Une romancière Polonaise.**

## Elisa Orzeszko

Elisa Orzeszko est née dans le gouvernement de Grodno, en 1841. Elle fit ses études chez les Dames du Saint-Sacrement à Varsovie, et, en 1857, sa mère, Madame Widacka, la reprit chez elle à Rumbowek, tout près de Grodno.

Là, la jeune Elisa mena pendant quelques mois la vie paisible et tranquille qu'on mène dans les campagnes polonaises. « Elle avait de grands yeux profonds, expressifs. Elle était extrêmement gentille et attirante, toute jeune, toute fraiche... Elle s'animait énormément en parlant (ce qui lui resta jusqu'à ses dernières années) et, — ce qu'il y a de plus curieux, — elle causait volontiers, et elle aimait causer avec des gens beaucoup plus âgés qu'elle (1). »

Elle possédait un village qui lui rapportait 5000 roubles par an, et environ neuf cent hectares de bon bois.

Gracieuse, spirituelle et en outre bien dotée, elle trouva rapidement des candidats à sa main. Sa mère choisit pour elle M. Pierre Orzeszko; il avait trente-trois ans et Eliza seize, mais il était de bonne famille, riche, élégant, et le mariage eut lieu en février 1858.

Puis son mari l'emmena dans sa propriété, tout près des frontières de la Volhynie.

« Aucun chemin de fer ne parcourait alors ces régions, a-t-elle écrit plus tard; il y avait seulement quelques grandes routes, très larges, et une multitude de petits chemins, de sentiers, qui se dispersaient dans toutes les directions, à travers la plaine illimitée.

Il y avait, dans cette contrée, des régions fertiles et peuplées; les blés abondants ondulaient sous le vent comme les vagues de la mer; des groupes de peupliers qui ornaient les « dwors » et les croix placées à l'intersection des routes et qui veillaient à l'entrée des villages, s'élançaient vers le ciel.

Et il y avait des régions presque inhabitées, parsemées de prairies humides, étincelantes de l'eau des marais, qui parlaient seulement par la voix des vents joyeux ou des oiseaux migrateurs, mais qui contenaient des fondrières mortelles pour l'étranger.

Et il y avait aussi de grandes forêts profondes, des forêts séculaires, que la hache n'avait pas touchées depuis des siècles, de magnifiques tabernacles de la nature solitaire et sauvage, des labyrinthes inextricables, avec des routes que connaissaient seulement les animaux qui y demeuraient et les hommes aux épaules puissantes, au regard perçant, aux flèches habiles, qui veillaient sur leur intégrité immaculée. »

La vie de société était extrêmement développée. On recevait beaucoup, on jouait aux cartes, on dansait, on chassait. On passait les mois d'hivers dans

(1) Karol Krzewski, dans la « Gazeta Polska ».

la petite ville voisine, où l'on se retrouvait entre propriétaires des environs. Eliza Orzeszko était l'âme de toutes ces réunions; selon le mot de Karol Krzewski, tout le district de Kobryn « orzeszkowisait ». Mais déjà l'atmosphère paisible de la campagne se transformait; les échos des événements de Varsovie se répercutaient dans ce coin reculé de la Lithuanie, et sous leur influence Eliza se transformait aussi. Elle se liait, malgré l'opposition de son mari, avec les « démocrates » de la région et elle fondait, avec son beau-frère Florentin, une école de village.

Peu de temps après, l'insurrection éclata (1863). Les habitants du district de Kobryn formèrent un détachement, de 400 à 500 hommes dit Eliza dans une de ses lettres; parmi eux se trouvaient deux jeunes Orzeszko et des parents et des amis d'Elisa. On se battit plusieurs fois tout près de la demeure d'Eliza. Quelle importance a eu dans sa vie l'insurrection de février, une lettre d'Eliza à Marjan Dubiecki, écrite le 3 mars 1907, c'est-à-dire quarante-quatre ans plus tard, nous l'apprend.

«... Je suis pleine de vénération pour les acteurs et les héros de cette grande tragédie nationale qu'a été la lutte de l'année 1863. Comme vous, je l'ai regardée avec des yeux bien jeunes (Eliza avait alors 22 ans) et comme vous, quoique moins gravement et moins longtemps, j'ai pris part à cette lutte. Beaucoup de compagnons et d'amis de ma première jeunesse y ont péri, de différentes façons, et leur mémoire m'est toujours restée chère et sainte. Cette époque a eu, sur tout mon avenir, une influence décisive. Depuis ce moment, la gravité est tombée sur mon âme, et un regret, qui ne s'est jamais entièrement éteint et qui m'a pour toujours séparée de la clarté du monde, des jeux et des gaîtés vides. Ce moment a réveillé en moi le désir de servir ma patrie selon mes forces et la nature de mes capacités; de son feu et de ses larmes, est née en moi l'ambition d'apporter une brique, si petite soit-elle, au pont de secours que la nation devait jeter au-dessus de cet abime large ouvert devant elle. Différents doutes sont venus ensuite, mais en ce qui concerne l'amour de la Patrie et le devoir de la servir, je n'ai jamais douté; différentes peines sont venues ensuite, mais aucune n'a égalé la peine que m'a causé son malheur... »

C'est à partir de ce moment en effet qu'Eliza Orzeszko se mit à écrire et devint en Lithuanie « le chevalier du polonisme » comme l'appelle Antoni Potocki.

Elle écrivit d'abord des nouvelles pleines de charme et d'émotion. L'A. B. C. par exemple, est l'histoire d'une petite fille pauvre et orpheline, qui vit avec son frère; pour gagner un peu d'argent, elle réunit chez elle quelques enfants du voisinage (le fils du cabaretier, la petite fille de la concierge, etc.) auxquels elle apprend à lire. Mais elle est bientôt citée en jugement pour « avoir ouvert une école sans autorisation » et condamnée à payer deux cents roubles, somme énorme par rapport à ses modestes ressources, et qui oblige son frère à s'endetter pour de longues années. Néanmoins, le soir même du jour où le jugement a été rendu, comme les enfants viennent réclamer avec obstination leur leçon, elle n'a pas le courage de les renvoyer et elle recommence à leur apprendre l'alphabet polonais. Tout ce récit est dominé par la sombre bâtisse du tribunal, qu'elle longe chaque jour en allant faire ses courses; et l'amour presque inconscient et sans espoir qu'elle éprouve pour le docteur qui a soigné son père aux derniers moments, met dans cette nouvelle une note un peu sentimentale et romanesque, qui la rend plus touchante encore.



ELISA ORZESZKO
(*Statue élevée à Grodno*)

Mais Eliza Orzeszko a été surtout une grande romancière. Elle s'est approchée avec tendresse des Juifs des petites villes (dans Eli Makower et Meïr Ezofowicz (1)), des paysans auxquels elle a consacré une véritable trilogie. Un de ses plus beaux romans, intitulé « Nad Niemnem » (sur le Niemen), paru en 1888, qui est d'ailleurs presque autant un poème en prose qu'un roman, représente la Lithuanie après 1863. « Sans parler de l'insurrection, sans nommer aucun événement (ce qui aurait pu choquer la censure russe alors très sévère), Eliza Orzeszko a su, avec un art admirable, nous faire sentir toute la misère de cette époque, en imprégner tout son roman » a écrit Stanislas Tarnowski.

Enfin en 1910 Eliza Orzeszko s'éteignait à Grodno, à l'âge de 69 ans.

Pierre LEHEUDÉ.

(1) *Meïr*, traduit du polonais par B. Kozakiewicz. Bibliothèque Charpentier.

**Chez les Juifs de Pologne.**

# Un Révolté

Le Rabbi Isaac Todros méprisait l'argent, mais il se montrait sensible aux témoignages extérieurs de vénération et de respect. C'est pourquoi les pauvres, et tous ceux qui s'efforçaient de s'attirer ses bonnes grâces, lui donnaient le titre de prince ou Nassi. C'est pourquoi aussi chacune de ses apparitions dans les rues de la ville assumait les formes d'un cérémonial pompeux.

Le lendemain, vers midi, le riche négociant, Saül Ezofowicz, debout à la fenêtre de son salon, considérait, non sans une secrète angoisse, le cortège qui, déroulé à travers la place, se dirigeait vers sa demeure. Autour du patriarche se groupait sa famille, fils, filles, gendres, brus et petits-enfants, tous graves, parés de leurs habits de fête, en l'honneur du haut et pieux personnage attendu.

Et la procession, sortie de la maison de l'école, s'avançait solennelle... D'abord les anciens du Kahal, puis, au centre, dans sa longue lévite blanche d'usure, sa grosse chemise défaite sur son cou décharné, le buste jeté en avant, Isaac Todros trottinait à pas rapides et silencieux, flanqué de chaque côté des deux membres les plus considérables de la communauté : à droite, Reb Jankiel, petit, souple, agile, aux mouvements de rongeur, sa barbe rousse au vent; à gauche, David Kalman, redressé de toute la hauteur de sa taille imposante, grave, replet, bien nourri, les mains dans les poches de son *halat* ou lévite en satin, un sourire satisfait sur ses lèvres gourmandes. Autour d'eux, une vingtaine de figurants, plus ou moins onctueux et humbles, tandis qu'en flèche, Reb Mosché, l'instituteur, sa face hirsute et confite en dévotion, tournée vers le rabbin, marchait à reculons. Tout en lui exhalait une fanatique ferveur : ses mains lui tenaient lieu de cymbales retentissantes; il fléchissait les genoux, se relevait, de nouveau se prosternait, rebondissait, et, ses ardentes prunelles fixant le ciel, il poussait de rauques ululations d'allégresse. Il parvint ainsi à la magnifique maison des Ezofowicz, et là, dans le rectangle lumineux de la porte ouverte insinuant sa face cramoisie, inondée de sueur, il cria d'une voix enrouée :

— Reb Saül! Préparez-vous à accueillir dignement l'honneur et la félicité, qui vont franchir votre seuil.

Le riche marchand se tenait debout, au milieu de la salle. Déjà le Rabbi opérait l'ascension des marches du perron, soulevé de terre par ses deux acolytes, Reb Yankiel et David Kalman, qui, remplissant le sonore couloir du tumulte de leurs pas précipités, déposèrent le saint personnage au seuil de la pièce, juste en face de Saül, puis, en révérences et courbettes, se retirèrent, pour attendre, aux abords du perron, le signal du retour.

Grave, le négociant octogénaire à barbe blanche, s'inclinait devant son hôte... Rangés contre la cloison, les membres de sa famille, dévôts, se courbaient aussi.

— Celui qui reçoit un sage en sa demeure, prononça Saül, y voit luire la magnificence de l'Eternel!

— Celui qui reçoit un sage... reprirent tout autour de lui les voix, en un chœur discret et lithurgique...

Mais Todros, la main levée, les foudroya de sa fulgurante prunelle.

— Silence! Schaà!

Dans la pièce, le silence absolu régna.

Alors, l'index impératif, le Rabbi décrivit un cercle, dont la courbe enveloppa l'assistance.

— Hors d'ici! commanda-t-il.

Des soupirs, un bruissement d'étoffes, de jupes empesées, des piétinements confus, et bientôt, les portes refermées sur les figurants de la scène, les deux personnages demeurèrent seuls en face l'un de l'autre : le haut et robuste vieillard à barbe de prophète, le maigre et sombre Rabbi, aux prunelles de feu.

Et Saül, devant l'affront inattendu — ses fils déjà grisonnants, ses filles et brus, graves matronnes, ces adolescents et ces vierges, ornement d'Israël, écartés d'un geste dominateur — sentit en lui se révolter l'orgueil de la race outragée.

— Rabbi! dit-il d'une voix contenue, son vénérable chef à peine incliné, veuillez, sous mon toit, prendre la place qu'il vous plaira de choisir.

Il ne l'avait pas appelé Nassi.

Isaac darda sur lui son noir regard. Il traversa la pièce et s'assit sur le divan à haut dossier en bois de frêne. Rigide, inquisiteur, sa taille redressée, il fixait le vieillard.

— J'ai dû les renvoyer... expliqua-t-il, son doigt en griffe indiquant les portes closes. Je veux vous parler à vous seul.

Saül aquiesça d'un signe lent.

— Grave nouvelle! triste nouvelle... reprit le Rabbi. Ecoutez! l'âme de votre petit-fils Meïr est une âme impure. C'est un *kofer*, un impie!

Saül se taisait, mais ses paupières vacillaient, agitées d'un tremblement nerveux.

— Kofer! vous dis-je, poursuivit le Rabbi, la



La Prière
(*Tableau de Gottlieb*)

voix plus haute, qui ne vénère pas les vrais sages, les hommes de Dieu, qui viole le repos du Sabbat, qui entretient un commerce illicite avec les renégats...

— Rabbi! protesta Saül.

— Silence... je parle...

Le patriarche tressaillit... ses traits se crispèrent au point que sa bouche douloureuse disparut, enfouie sous sa barbe neigeuse.

Et le Rabbi morigénait, acerbe.

— Je suis venu vous dire que vous avez mal surveillé cette âme! Son impureté, vous en êtes responsable! Pourquoi, alors qu'il fréquentait l'école, ne souffriez-vous pas que le mélamed lui infligeât les corrections méritées? Pourquoi, plus tard, l'envoyâtes-vous à l'école des Edomites? Et quand, hier, il osa enfreindre les saintes lois et, rebelle, tenir tête à Mosché, son maître, pourquoi votre bras ne s'est-il pas appesanti sur lui? Pourquoi, loin de tourner son esprit vers l'étude des saints livres, vous complaisiez-vous à ces abominations, aveugle et coupable vous-même?

Todros s'arrêta, essoufflé.

— Rabbi! répondit Saül... Que le courroux de votre cœur ne tombe pas sur moi! Cet enfant est le plus tendre rejeton de ma race. La mort a de bonne heure ravi son père à mes regards, à mon affection... Voilà pourquoi, Rabbi, je témoignais plus d'indulgence à cet enfant qu'à tous mes autres petits-fils... Et lorsque le mélamed leva un jour la main sur lui, oui, je l'avoue, je courus au Héder, j'injuriai le maître, et ramenai le petit au foyer... Quand les fils de mon Raphaël et de mon fils Abraham montraient leurs épaules blessées sous la verge de Reb Mosché, je me taisais ; c'était à leur père de les défendre. Mais quand je vis les épaules du petit orphelin lacérées, ô Rabbi, je me suis mis alors à pleurer et une grande colère s'empara de mon âme. Oui, j'ai péché.

— Et pas une fois seulement. Plus tard, vous l'envoyâtes à l'école des Edomites. Pourquoi?

— Rabbi! Comment eut-il pu, ignorant la langue et les usages du pays, apposer plus tard sa signature au bas d'une traite, ou rédiger baux et contrats? Mes fils, mes petits-fils sont à la tête d'une importante maison. Meïr y prendra sa place dès que nous l'aurons marié. Unique héritier de son père, il sera riche, il lui faudra entrer en relation avec les grands de la terre : alors, vous le voyez, comment ne l'aurais-je pas fait instruire à l'école des Edomites?

— Périsse Edom avec ses enseignements pervers, et que le courroux céleste s'appesantisse sur lui!... N'eut-il pas mieux valu, au lieu d'en faire un marchand, le tourner vers la sainte science?

— La famille des Ezofowicz, Rabbi, a toujours demandé au négoce la confirmation de la notoriété dont elle jouit depuis des siècles. De père en fils, nous sommes tous marchands.

— La famille des Ezofowicz, répéta Todros, railleur et dédaigneux, la famille des Ezofowicz, je m'en vais vous le dire, elle fut toujours le grain de poivre attaché au palais d'Israël. Entendez-moi bien! Dans votre famille, la même âme impie et révoltée passe d'un Ezofowicz à l'autre, sans jamais parvenir à se purger de sa souillure... Je l'ai reconnue, cette âme révoltée et orgueilleuse, dans les yeux et sur le visage de votre fils Meïr... Et voilà pourquoi mon cœur courroucé s'est détourné de lui.

Tandis qu'Isaac Todros parlait, une transformation visible s'opérait dans l'attitude de Saül. Son assurance du début, la dignité, voire la fierté de son maintien s'abolissaient par degrés en une expression d'humble renoncement et de soumission. Il courbait la tête : la douleur, l'effroi, accentuaient les rides profondes de son visage altéré.

— Rabbi, dit-il enfin d'une voix suppliante, soyez béni d'avoir révélé la sainte sagesse à mes yeux! Cependant, laissez-moi vous narrer le fait suivant. Lorsque mon fils Raphaël m'amena jadis le petit Meïr, orphelin de père et de mère, je le pris entre mes bras et le couvris de baisers, car il me semblait l'image ravissante de Benjamin, mon fils de prédilection. Alors son arrière-aïeule, Freida, le recevant de mes mains dans les siennes, après l'avoir considéré longuement, s'écria, la voix vibrante : « Non! ce n'est pas à Benjamin, mon petit-fils, mais bien à Hersch, mon cher époux, qu'il ressemble! » Des larmes s'échappaient de ses pauvres yeux rongés par le grand âge : et ses lèvres tremblantes répétaient : « Hersch! Hersch! mon Hersch! » Contre ses seins taris, elle serrait l'enfant. Elle disait : « Voici mon cher petit-fils, l'enfant de mon cœur! Voici l'œil de ma tête, le plus précieux diamant de ma couronne, dont mes enfants et arrière-petits-enfants sont les plus purs fleurons. Voici l'image vivante d'Hersch, mon époux! » A partir de ce jour, elle l'aima plus que tout au monde. Elle ne parle qu'à lui, n'appelle que lui... car elle revoit en lui les traits chéris de Hersch.

— L'âme de Michel Senior s'est incarnée dans la personne de Hersch, et de la poitrine de Hersch cette âme rebelle a passé dans celle de Meïr, votre petit-fils.

Ainsi répondait le Rabbi Todros aux objurgations émues de l'aïeul, — sévère, mais comme radouci par l'humilité, inespérée sans doute, du riche négociant.

— Pourquoi ne le mariez-vous pas? demanda-t-il, condescendant, après une pause.

— Rabbi! J'avais voulu lui faire épouser la fille du sage et pieux Yankiel, mais, se jetant à mes genoux, il m'implora de ne pas violenter son cœur.

— Il eût fallu poser votre pied sur ses épaules et le contraindre à obéir.

Saül se tut. Il se reconnaissait coupable : sa faiblesse d'aïeul le ramenait toujours au péché.

— Mariez-le! poursuivit Todros, le plus tôt possible car il est écrit : « L'homme qui n'a pas encore pris femme, alors que la barbe lui pousse au menton, doit tomber dans l'impureté... » Je l'ai surpris hier auprès d'une...

Saül releva vers le rabbin des yeux pleins d'inquiétude.

— Je l'ai vu... de mes yeux, poursuivit le Rabbi... dans la prairie... avec la Caraïte (1).

— Avec la Caraïte! répéta Saül consterné.

— Oui! tous les deux sur les bords de l'étang. Elle, dévêtue, les pieds dans l'eau, lui tendait une fleur... L'impureté de leurs âmes se trahissait dans la flamme de leurs regards.

(1) Les Caraïtes, ou Karaüns, de la même souche que les Juifs, ont une religion différente.

— Avec la Caraïte! fit encore une fois Saül, comme s'il eut refusé d'en croire ses oreilles.

— Avec!... une impie, une renégate!

— Une mendiante! gémit Saül... Rabbi, je vais dès ce jour changer de conduite. Je ne veux point de cette honte sur mes vieux jours. Mon petit-fils, en liaison impure avec une mendiante! Rabbi, je le marierai.

— Et châtiez-le! Saül... écoutez-moi... Posez votre pied sur ses épaules. Courbez son orgueil! brisez-le! Plus d'indulgence! Votre faiblesse équivaudrait à un crime irrémissible. Que si vous refusez de le punir, j'appesantirais ma main sur sa tête. Une grande honte alors retomberait sur vous et sur les vôtres.

A ces mots, prononcés d'une voix menaçante, Saül frémit. Les sentiments les plus contradictoires partageaient son âme. Une antipathie secrète, transmise avec le sang, se mêlait au respect religieux de la science et de l'autorité du maître; l'orgueil voisinait avec la crainte, une juste colère contre l'enfant coupable luttait avec sa vieille tendresse pour l'orphelin.

— Rabbi! supplia-t-il, pardonnez-lui. Ce n'est qu'un enfant, vous ai-je dit... Lorsque nous l'aurons marié, associé à nos labeurs, vous verrez, il se montrera tout autre... Le jour où cet enfant vint au monde, Benjamin, mon fils aimé et son père, m'écrivit : « Quel nom voulez-vous que porte votre petit-fils? » Je répondis : « Je veux que son nom soit Meïr ou lumière, afin qu'il devienne la splendeur et la clarté d'Israël. »

Il ne put continuer. L'émotion l'étranglait. Deux larmes roulèrent sur ses joues parcheminées.

En face de lui, le Rabbi, debout de nouveau, levait l'index.

— Obéissez à mes commandements. Obéissez! car il est écrit : « Les conseils du sage sont les fondements du monde. »

Il dit et gagna la porte. Aussitôt Reb Yankiel et Kalman David, qui épiaient sa sortie, le saisirent sous chaque aisselle, le soulevèrent, et sans que ses pieds vénérés aient à fouler le sol, traversant le couloir, dévalant l'escalier, le déposèrent au pied du perron.

Puis la même procession déambula, en sens inverse, à travers la place. En tête, toujours à reculons, le mélamed dansait, sautait, bondissait, s'abîmait en génuflexions profondes, se relevait, ses mains s'entrechoquaient, aux hulées d'une voix ivre d'extase : et à distance, imitant les contorsions du maître, une douzaine de gamins cabriolaient, se démenaient, poussaient des hurlements.

Dans la vaste salle, le vieux Saül, affaissé, méditait la face en ses deux mains. Soudain, l'une des portes s'ouvrit. Sur le seuil, dans le sillage lumineux tombant de la croisée ouverte, l'arrière grand-mère se dressa; elle resplendissait au feu des rayons multicolores que réfractaient les diamants de sa parure, et dans le silence, sa voix chevrotante crécela :

— Meïr! Où est Meïr?

Elise ORZESZKO,

*(Meïr)*

*Traduction de B. Kozakiewicz.*

# Plaines de Podolie

Aux deux extrémités de l'Europe, les plateaux de Castille et les plaines de Podolie ont vu se dérouler les épisodes d'une lutte gigantesque entre deux civilisations, l'Islam et la Chrétienté.

Le silence qui enveloppe maintenant ces terres d'épopée n'a rien de calme ni de reposant. Comme la glace qui retient en hiver les mille voix des sources et des ruisseaux, il retient des échos innombrables, que la méditation délivre, et qui bientôt vous entourent de fracas. La solitude de ces espaces se peuple de visions. La Podolie et la Castille offrent aux historiens et aux poètes des horizons infinis de rêve et de gloire. Elles ont été le champ de bataille où l'enjeu de la victoire était plus que la vie des peuples, leur âme. Espagnols et Polonais s'offraient en sacrifice pour la liberté suprême, celle de l'idéal.

L'Orient nous apportait son fatalisme; nous sommes restés des hommes dont la volonté peut faire plier le destin, des hommes plus forts que la nature, plus forts même que leur Dieu et par la permission de leur Dieu, s'ils acceptent la damnation, — des hommes libres enfin. Ceux qui nous ont conservé cette liberté s'exaltaient à l'idée de souffrir pour nos pères, et pour nous, leurs descendants. Leurs travaux, leurs souffrances, leur supplice souvent, et leur mort, la vie de leurs enfants, de leurs arrière-petits-enfants, de toutes les générations sorties d'eux, s'il le fallait, ces chevaliers de la chrétienté ont mis tout cela à notre service.

Et nous, héritiers de l'antique esprit gréco-latin, et de l'esprit des Evangiles, comment pourrions-nous passer sur ces terres sacrées sans nous arrêter et sans évoquer les luttes qui nous ont permis d'être ce que nous sommes, au lieu d'être les passifs serviteurs de maîtres également passifs, dans les décombres d'une civilisation plus jeune que la nôtre et dont la nôtre essaye maintenant au Maroc, en Tunisie, d'étayer les débris?

Luttes si amples par les siècles et les espaces qu'elles ont nécessité, plus amples encore par leur signification et leurs conséquences, dont le souvenir fascine, étreint, arrête.

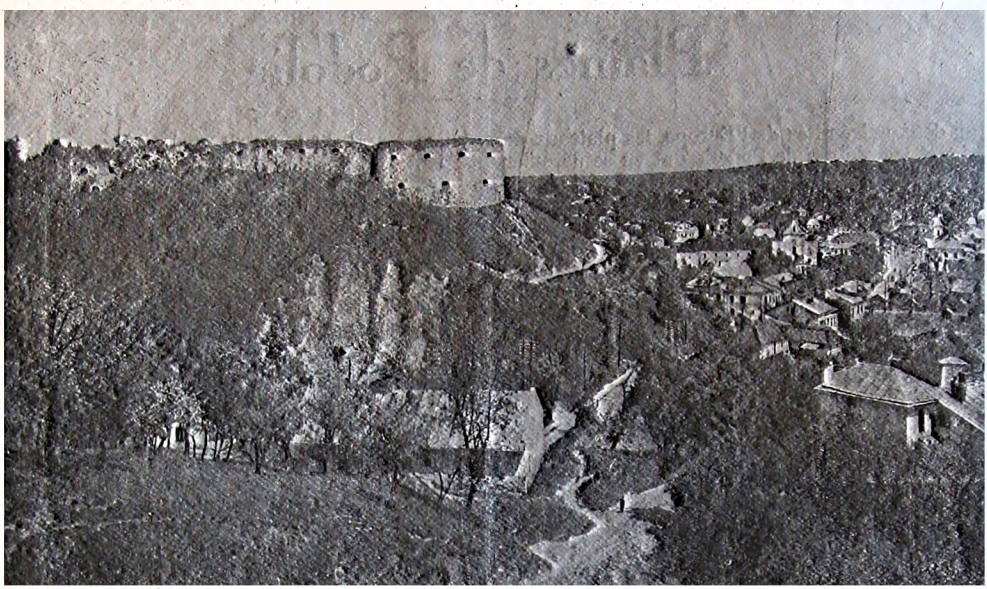
Mais aux plateaux embrasés de Castille, le chevalier, ne voyant rien autour de lui que poussière décolorée, rentrait en lui-même ,et trouvait dans le reliquaire de son cœur voué à la décomposition l'image d'un Dieu éternel. Il devenait ascète et fanatique. La magnifique Podolie a formé une toute autre race.

⁂

Etendue à l'infini, — de toutes parts rejoignant, dépassant les horizons, — la plaine de Podolie s'offre aux regards en toute franchise. Pas de défilés où



Un village de Podolie.



CHATEAU DE TREMBOWLA.

s'embusquer, pas de croupes derrière lesquelles se dissimuler, pas même de chemins creux ni parfois de bosquets. La ruse n'y est pas permise, à peine la stratégie. On est vu de très loin par l'adversaire; il lui suffit d'une tour pour déjouer vos plans. Le combat à découvert s'impose. Il faut lutter poitrine contre poitrine, les yeux dans ceux de l'ennemi, et triompher de lui à force de courage. Il faut garder assez d'agilité pour éviter son épée, la faire sauter, ou le percer de la sienne; il faut garder assez de sang-froid pour jeter en lui la panique. Qui défaille est mort ou prisonnier. La Podolie oblige au vrai courage, comme les plateaux castillans, et un Zolkiewski est frère du Cid : loyal au combat, loyal en ses serments.

Mais l'épée au fourreau, Zolkiewski regarde la terre qu'il a défendue et sauvée, et qu'il lui faudra défendre et sauver à nouveau demain. Qu'elle est belle! C'est une paysanne aux amples formes, pleine de sève et de joie, offerte au soleil et couronnée de tournesols. Son corps puissant, étendu avec nonchalance, est recouvert en été de moissons dorées, aux reflets argentés, verdâtres ou bruns, comme une de ces étoffes précieuses, lamées d'argent et d'or, que l'on fabrique à Buczacz. Elle est plus somptueuse encore après la moisson, quand les molles ondulations de ses membres semblent soulever un tapis polonais, un kilim aux bandes rigoureusement parallèles, plus ou moins larges, aux tons si chauds que ces tapis de chanvre et de laine possèdent la douce profondeur du velours. Les champs labourés sont des bandes noires, soulignées du mince filet vert de leurs limites; à côté s'allongent les champs de trèfle, d'un rose passé, les éteules grises qui gardent un reflet jaune, les prés d'un vert acide, les sarrazines blanchâtres... La perspective et les légers mouvements du terrain rendent plus frappante encore cette géométrie en la déformant avec une rigueur mathématique. L'effet est surprenant, aux environs de Tarnopol. Rien qui vienne altérer le beau tapis : pas une déchirure, pas une reprise, pas d'effilés, nul buisson, nul arbre. Le kilim s'éploie, se replie, se déploie, toujours avec les mêmes couleurs mais diversifiées par leurs dispositions et la largeur inégale de leurs bandes infinies. L'auto roule des heures sans arriver au bout du superbe tapis. Le paysage est hallucinant.

Les yeux du propriétaire ont autant de jouissances ici que le regard de l'artiste. Cette terre épaisse et noire est la plus fertile du monde. Elle produit tout ce qu'on veut. Même ces tournesols en bordure, en clôtures, dans les environs du Dniester, quand ils auront cessé de suivre dans la course le soleil d'été moins jaune qu'eux, ils donneront l'huile pour les salades, les tourteaux pour le bétail. La grasse terre de Podolie tend aux Polonais à mains pleines le froment et les fruits. Pourrait-on y résister et repousser la bonne chère, les plantureux repas, les chansons, le plaisir de vivre, après les batailles rangées et les risques de mort? La moustache retroussée sur une lèvre narquoise, l'œil vif, la plaisanterie leste, les « Panes » (les seigneurs) de la Podolie aux temps héroïques sont de joyeux convives. A l'exemple de leur terre, ils se vêtent avec magnificence, passent des écharpes brodées sur des armures damasquinées, s'empanachent de plumes de paon ou d'autruche. Tant pour

narguer l'ennemi que pour vivre à leur aise, ils édifient aux confins de la Pologne des palais dignes de Mansart, aux perspectives classiques, aux larges fenêtres, aux salons dorés, qui se combinent curieusement avec tout l'appareil de défense indispensable, barbacanes et pont-levis, douves pleines d'eau, et bastions.

Les châteaux ne sont pas seuls fortifiés dans ces plaines sans défenses naturelles. Les églises et les cloîtres s'entourent de murs à chauguettes, poivrières, meurtrières et créneaux. Tel le cloître des Bernardins, à Trembowla, en face des donjons d'un château haut perché, dont les murs ont six mètres d'épaisseur. Les sévères et solides constructions du moyen-âge serviront bien des siècles. Elles abriteront les exquis édifices de la Renaissance et du XVII[e] siècle, et derrière leurs moëllons, voici que s'épanouit l'art baroque dans son emphase, sa pompe, son exagération. Flanquant les autels, dominant les consoles, menant la ronde autour des voûtes, avec des poses extravagantes et des costumes qui font songer aux danseurs des ballets à Versailles, les figures allégoriques ou les saints, en robes dorées, expriment jusqu'au délire les nobles sentiments de l' « Astrée », un petit doigt en l'air, et le mollet tendu. Le touriste sourit, mais il est tout de même charmé. Tant de redondance, tant de frénésie, cela emplit les salons et les nefs de gestes, de volonté, de passion, de vie enfin, au moment où dehors la mort vous regarde.

Car ces plaines qui peuvent rassasier des peuples attirent de l'autre bout du monde les affamés, — car ces espaces sans limites sont un appel irrésistible pour les nomades, — car cette brillante civilisation irrite les hordes sauvages, — car cette floraison de christianisme est une offense pour les adorateurs d'Allah et les tire de leur torpeur...

Une silhouette se découpe sur le ciel, au levant. Un cavalier sur son petit cheval. Il regarde longtemps, en silence, l'éploiement des chaudes terres. Il cherche à découvrir les humains, dans ce désert de moissons. Mais la terre podolienne, sans ruses, est pourtant miséricordieuse. Elle les abrite dans les replis de son « kilim ». Les villages sont blottis au fond des ravins qui entaillent le plateau; ils se terrent auprès du filet d'eau vivifiant. On ne peut les discerner qu'à leur verdure, qui épouse les parois du ravin, et met une étoile verte au milieu des éteules. De loin, on ne les distingue plus du tout. Le cavalier verra mieux les châteaux, assis sur les éperons rocheux qui dominent les falaises des fleuves et gardent l'accès des routes, telle la forteresse des Lanckoroncki, à Skala, qui s'avance comme un éperon de navire au dessus du Zbrucz et des chemins, toutes voiles dehors, ses blancs donjons bien visibles.

Les nuages dans le ciel passent au-dessus du minuscule cavalier. De lourds et prestigieux nuages, féconds comme cette terre qu'ils vont arroser. En quel siècle sommes-nous? Ces villages des ravins n'ont pas d'âge. Toujours ils emprunteront la glaise de leurs murs bas aux berges des ravins, et leurs épais toits de chaume aux champs de blé. Derrière le cavalier isolé, immobile, les nuages ne voient-ils pas un grouillement de fourmilière, une horde mongole ou tartare, arrêtée pour un moment dans sa marche dévastatrice?

Les nuages sont toujours plus noirs, l'orage se déchaîne. C'est la nuit maintenant sur la plaine de Podolie. Sommes-nous au XIII[e] siècle, au XVI[e], au XVII[e]? Cette nuit dense n'est-elle pas celle du désespoir et de l'épouvante? Ces lueurs électriques qui font frissonner tout le bas du ciel, n'est-ce pas plutôt l'incendie allumé de toutes parts par les Turcs ou les Moscovites?

La mort est là, sous plusieurs masques. Elle tient le sabre recourbé, les flèches barbelées, les lances empoisonnées. Elle a le masque livide des typhiques, la peau verdâtre de la peste. Elle brandit une torche, une massue. Elle est partout, partout elle frappe. Les villages disparaissent dans les gueules de flamme; les villes s'écroulent sous les boulets. Si Zaleszczyki aujourd'hui est toute neuve, c'est qu'elle vient d'être encore une fois complètement détruite. L'église de Zbaraz a une histoire qui tient en trois lignes, mais quelles lignes! « Bâtie en 1627, détruite en 1648 par les Tartares et les Cosaques, en 1675 par les Tartares, les Cosaques et les Turcs. Rebâtie en 1755, incendiée en 1789... »

La bourrasque emporta plus d'un château, chaque fois. Les ruines des palais neufs et les ruines gothiques demeurent côte à côte. Salles voûtées et embrasures élégantes sont mêmement envahies par les orties et les chardons. La vigne vierge balance ses guirlandes insouciantes sur le petit Versailles de Zbaraz et le Blois de Lanckoroncki.

Seul, je crois, Podhorce reste debout, tel que l'a conçu l'architecte français Beauplan, le bien nommé. Comme un guerrier sur son harnais, il est solidement campé sur les murailles de ses douves. Il est quelque peu massif, mais il étincelle de ses mille fenêtres à petits carreaux, sous un confortable toit rouge, et de jolies cheminées en diadème.

Promenez-vous parmi les pelouses gazonnées, perdez-vous dans les labyrinthes de ses ifs taillés. Mais si vous pénétrez à l'intérieur, vous allez retrouver les horreurs de la guerre éternellement déchaînée sur la Podolie.

Cette fois, ce sont les Hongrois de la grande guerre, puis les bolcheviks, qui ont sévi dans la royale demeure. S'ils ne l'ont pas incendiée, c'est qu'ils y résidaient. Les portraits d'ancêtres ont eu les yeux et la bouche crevés à coups de baïonnettes; les tableaux de sainteté ont été lacérés et découpés. Des lambeaux de tapisseries pendent aux murs. Les peintures des plafonds sont rongées de moisissures : on se baignait à grande eau, pour cet effet, à l'étage supérieur. Les chaises et les fauteuils ne montrent plus que leur squelette : cuirs de Cordoue et brocards ont servi de présents aux filles des villages, qui ont essayé de s'en faire des corselets. Les ornements dorés des consoles Louis XV ont subi les coups de crosse, les lambris sont arrachés.

Mais sous cet attirail lamentable, l'ancienne gloire brille encore. Dans ce qui fut la salle des Chevaliers, habitée par des armures, qui devint une écurie, et n'est plus qu'un minable vestibule, le plafond porte le portrait du fondateur, entouré de ses ennemis : le Turc enturbanné, le Moscovite, le Tartare sauvage, et l'élégant Suédois en rabat de dentelles, à la mode de Louis XIII. Il leur a tenu tête, et

les caissons du plafond en témoignent par leurs scènes de bataille. Il fut un des vainqueurs de Chocim; les trophées qu'il en a rapportés et qu'on a pu sauver des derniers barbares, ce sont des tentes turques, en toile verte, décorées à l'intérieur, avec une fantaisie tout orientale, de ramages et de fleurs en applications de toiles de couleurs. Sobieski a honoré le château de sa présence. Il y avait sa chambre, son fauteuil à la mesure de son embonpoint, lacéré aujourd'hui comme le reste du mobilier. La reine Marysienka, sa femme, aurait planté le noyer qui pousse tant bien que mal à côté de cette chambre, entre les dalles de la terrasse, et dont le vieux tronc, qui lance encore quelques branches vertes, est soutenu par des emplâtres de ciment. Le jardin à la française porte en reliefs de gazon les initiales de Jean III Sobieski.

Les « panes » polonais acceptaient de la guerre les trophées comme les destructions. Bagatelles que tout cela! L'ennemi reprend ses drapeaux; les palais se rebâtissent. L'important, c'est de tenir et de ne pas céder le terrain aux envahisseurs. Les plaines de Podolie ont heureusement formé pour leur défense des hommes dont le courage vaut mieux que des fortifications, et des femmes qui valent les hommes, comme la castellane qui soutint de son énergie les défenseurs exténués de Trembowla.

La récompense de cet héroïsme qui ne devait jamais défaillir, les « panes » la trouvaient naturellement dans la mort, ineffable repos. Dans l'église de Zolkiew repose le père de Sobieski, mort à un âge avancé, riche d'honneur et de hauts faits. Il a signé après Chocim une paix honorable; l'inscription funéraire porte les noms des batailles lus déjà à Podhorce. Ce Sobieski et le Castellan de Podhorce ont été des compagnons d'armes, et, comme je reviens de chez l'un, que je suis auprès de l'autre, je les entends qui échangent au travers de mon âme attentive leurs grands rires, leurs congratulations et leurs moqueries.

Face au tombeau de Sobieski, un autre renferme la dépouille d'un jeune seigneur de 27 ans, assassiné dans sa prison sur l'ordre du Grand Vizir. Cet enfant prend part à la conversation des deux vieillards. La mort l'a saisi au début de sa carrière. Elle eût été aussi héroïque que les leurs, si elle avait pu se prolonger. Une mort affreuse? Bah! Il y était préparé d'avance, et il y en a eu de pire : Cosaques et Tartares savaient raffiner les supplices. Il a mérité le même hommage que le vieux Sobieski, et il l'a reçu : les deux tombeaux sont identiques. Le monument de marbre noir porte des figures allégoriques de marbre blanc, coiffées et drapées à la romaine, dans des poses élégantes et sages. L'une tient la table des lois, l'autre, l'épée qui les fait respecter. Ce monument pourrait figurer aussi bien dans une église de Paris ou de Rome. Il enseigne d'inoubliable façon que l'ordre et la raison, apanage et gloire des Romains et des Français, étendus par eux à toute l'Europe, sont maintenus ici aux portes de l'Asie, en face des troubles mysticismes orientaux.

Sur les murs de l'église, de vastes tableaux retracent les grandes batailles. On y voit les villes aux fortifications rasées, le camp des Turcs qui les entoure de ses tentes de toile, Sobieski en costume de légionnaire romain : cuirasse qui moule la poitrine, jupon à lanières, et peau de panthère rejettée sur l'épaule. Dans un harnachement moins symbolique, mais d'ailleurs à peine plus commode, un hussard



Statue de Sophie Chrzanowska,
La Castellane de Trembowla,
*au pied du château qu'elle a défendu.*

ailé chevauche près de lui, sa selle recouverte d'un kilim à bandes vertes et grises, ô champs de Podolie! Une belle effrayée s'enfuit du camp des Turcs à dos de dromadaire. Dans le ciel vole l'aigle blanc. De tout ce fracas, de tout cet arroi, rien n'est resté aux tombeaux voisins. Ils n'ont retenu que l'idée qui dressait les « panes » contre les Turcs, la souriante idée de l'équilibre et de la paix.

Rosa BAILLY.

(*A suivre.*)

# Un insurgé de 1830

Mon père n'avait que 14 ans lorsqu'il s'enfuit de la maison pour se joindre aux insurgés; il suivait l'exemple de son frère aîné, mon oncle Emile, un jeune homme qui, peu de temps avant l'insurrection avait été admis dans l'armée polonaise du Grand-Duc Constantin. De caractère très gai, jusque dans sa vieillesse, il s'amusait souvent à nous raconter la scène comique où, tremblant de peur, il fut présenté au Grand-Duc par son père qui demandait pour lui l'autorisation d'entrer dans un des régiments de la garde, où servait la jeunesse polonaise noble. « Kuruta, prends les titres de ce noble! » cria Constantin, et l'oncle eut grand peur, car il crut qu'on voulait le noyer (1). Ensuite il prit part à l'insurrection, il fut blessé à Stoczek, et il garda toute sa vie une cicatrice sur son visage.

Le type le plus caractéristique du soldat de cette époque était le grand-père de mon mari, M. Gaétan Rzepecki, qui atteignit une vieillesse très avancée et qui réussit avant sa mort à raconter ses curieuses aventures dans ses « Mémoires du Quatrième Régiment », publiés à Poznan par la maison d'édition de son fils, Louis Rzepecki.

M. Gaétan Rzepecki est né en Petite Pologne Orientale, et il servit dans l'armée autrichienne, dans le 30e régiment appellé « les enfants de Lwow ». Pendant son service militaire il fit connaissance avec une bonne partie du monde; il fut en Italie, en Bohème, en Hongrie. L'insurrection le trouva à Lwow d'où il devait en partir avec sa compagnie pour occuper la frontière où les Autrichiens devant les événements qui se passaient dans la Pologne russe, installaient leurs armées. C'était pour lui une circonstance favorable à l'accomplissement de ses plans. A la faveur de la nuit il traversa la frontière en emmenant avec lui la moitié de sa compagnie et il se joignit au premier détachement de l'armée polonaise qu'il rencontra. Quand il arriva à Varsovie, il éprouva une grande déception. Le dictateur et général en chef, Chlopicki, n'acceptait pas de volontaires; il ne voulait pas se battre « à la tête d'un ramassis d'hommes ». Il ne croyait qu'aux armées régulières.

Monsieur Gaétan ne réfléchit pas longtemps. Dès qu'il eut entendu le refus, il fit placer ses hommes sur deux rangs, l'un en face de l'autre, et leur ordonna d'être prêts à se tirer les uns sur les autres. Les officiers, terrifiés, le prirent pour un fou et s'efforcèrent de le calmer, mais il leur répondit avec beaucoup de logique : « Qu'avons-nous d'autre à faire? Vous ne voulez pas de nous; nous ne pouvons retourner à Lwow, car les Autrichiens nous arrêteraient comme déserteurs et nous fusilleraient. Plutôt que de périr là-bas misérablement, nous aimons mieux mourir ici. »

Cet argument était irréfutable. On incorpora la compagnie de volontaires dans l'armée et Rzepecki fut envoyé dans le fameux IVe régiment d'infanterie. Il devait se sentir là dans son élément. A 90 ans, il était encore plein de verve et de bonne humeur. Que devait-il donc être au temps de sa jeunesse! Les « Quatrièmes », avant de se rendre célèbres par leur vaillance, étaient connus pour leur hardiesse et leurs frasques qui faisaient la joie de tout Varsovie. Malgré les changements de fortune de la guerre, M. Gaétan persista à croire que « l'on s'en tirerait »; il devint capitaine et se maria entre deux batailles. Son mariage fut célébré au camp et béni par l'aumônier militaire. A la fin, il dut passer la frontière prussienne avec les débris du régiment. Il s'installa en Grande Pologne. Les affaires allaient tantôt bien, tantôt mal, mais toujours « on s'en tirait ». Il éleva six enfants, trois garçons et trois filles. Le plus âgé, Louis, devint une des personnalités les plus en vue de Lwow comme homme politique, rédacteur en chef de trois revues, imprimeur, auteur d'ouvrages de linguistique, etc.

Le vénérable « Quatrième » regardait grandir ses petit-fils; il était pour eux et pour leurs camarades, le plus gai et le plus aimable compagnon. Je me souviens d'une soirée familiale, chez sa belle-fille, et dont ce délicieux vieillard fut l'animateur. Conteur infatigable, il nous raconta ses années de jeunesse, il nous chanta des chansons de route, des chansons polonaises, tchèques, hongroises, il nous raconta ses aventures de guerre et d'amour. Minuit était passé depuis longtemps quand ses petits-fils lui rappelèrent qu'il était temps d'aller dormir et le raccompagnèrent chez lui. Il mourut à 92 ans, et sa femme le suivit bientôt dans la tombe.

Plus heureux que beaucoup de ses compagnons d'armes, il ne connut ni l'émigration ni le martyr des « Sibériens ». Peut-être est-ce parce qu'il vécut toujours au milieu des siens qu'il garda jusqu'à ses derniers jours cette ardeur de la jeunesse qui lui avait fait traverser la frontière, tant d'années auparavant, pour lutter pour la liberté de sa patrie.

En 1914, ses deux arrière-petits-fils se sont engagés dans les légions polonaises.

Iza MOSZCZENSKA.

(1) Jeu de mots intraduisible en français ; « les titres » se dit en polonais *dowody*, mais *do wody* (en deux mots) signifie « jeter à l'eau ».

# Les Enluminures



Ces deux enluminures sont extraites du « Statut de Kalisz », recueil des droits accordés au Juifs en 1264 par Boleslas, grand duc de Pologne, confirmés en 1334 par Casimir III et en 1447 et 1467 par Casimir IV. Ce texte mémorable a été recopié et enluminé par Arthur Szyk, juif polonais, pour « glo-

# d'Arthur Szyk




(*Clichés de la « Pologne Littéraire »*)

rifier sa patrie et confondre les ennemis de la Pologne », en montrant l'esprit libéral des Polonais à l'égard des Juifs. Il l'a fait avec un prodigieux talent et chacune de ses miniatures est un tableau, dont il faut admirer à la fois la science, la composition, le coloris et la noblesse.

# Maisons d'Etudiants

## A Varsovie.

Les jeunes étudiants qui revinrent du front après la guerre, en 1920, se trouvèrent dans une situation très difficile, car ils avaient perdu leurs anciens emplois plus ou moins rémunérateurs, et ils n'en avaient pas encore trouvé de nouveaux. Il faut y ajouter la disette de logements, qui se faisait partout sentir, et le manque de maisons spécialement destinées aux étudiants.

Dans ces conditions, ils eurent l'idée de fonder eux-mêmes des maisons d'étudiants. Cette idée était difficile à réaliser, car on ne pouvait guère compter sur de gros appuis.

Les étudiants qui se nichaient dans des locaux étroits et effroyablement primitifs ne s'effrayèrent pas cependant des difficultés. Ils se dirent que ces maisons devaient être construites. Aussi ne reculèrent-ils pas devant les plus pénibles travaux. Pendant deux ans, plusieurs milliers d'étudiants édifièrent brique après brique, ce bâtiment qui est aujourd'hui leur orgueil. En outre, leurs organisations réussirent, au moyen de fêtes, collectes, etc. à réunir les fonds nécessaires pour payer les matériaux.

Le résultat de leurs immenses efforts, leur couronnement, c'est cette magnifique maison d'étudiants appellée « La Colonie académique de Varsovie ». En dehors des 900 chambres qui abritent 1650 étudiants, elle possède des salles de théâtre, de gymnastique, de ping-pong, une salle à manger, deux salles de conférence, une salle de lecture ,les bureaux des organisations d'étudiants, une salle de coiffeur, un kiosque avec des journaux et des cigarettes, un magasin de chaussures, un atelier de tailleur, etc. Dans l'une des cours, on a installé des bains et sur le toit une terrasse qui fait plage.

Les chambres coutent de 17 zl. 50 à 70 zl. par mois. Les étudiants ont le droit de choisir leur chambre d'après le loyer qu'ils peuvent payer. Les étudiants qui ne peuvent payer régulièrement leur chambre reçoivent certains dégrèvements de Bratnia Pomoc (l'Entraide fraternelle).

L'habitant, que la Maison Universitaire reçoit, est logé dans une chambre garnie; il est chauffé, éclairé, il peut se servir d'une petite cuisine, il a le téléphone, etc.

En somme les étudiants pour une somme minime, sont mieux logés que s'ils payaient en ville 80 à 100 pour cent de plus.

La colonie universitaire constitue la propriété de Bratnia Pomoc, c'est-à-dire de l'Union des Entraide Fraternelle des étudiants de Varsovie.

Cette colonie, terminée à la fin de 1930, a entraîné de gros frais que ne pouvaient couvrir ni les dons ni les cotisations des étudiants. C'est pourquoi on dut avoir recours à un emprunt. Cet emprunt fut souscrit par la ville de Varsovie et la banque d'Economie nationale. Le dernier est un emprunt à court terme d'environ six millions et demi de zlotys. L'intérêt est élevé (6, 7, 8 pour cent). Aussi, dès que le bâtiment a été terminé, la Centrale de Bratnia Pomoc a élaboré un plan financier destiné à couvrir cet emprunt.

Les sommes prêtées par la Banque seront amorties en 15 ou 25 ans. L'intérêt avec la prime d'amortissement s'élèvera chaque année à environ 700.000 zlotys.

Ces 700.000 zlotys proviendront de deux sources : pour les maisons des étudiants et des professeurs, les cotisations des étudiants; et les fonds d'amortissement.

Les cotisations des étudiants pourront fournir suivant la plus sévère estimation, 500.000 zlotys par an.

La décision du congrès des recteurs a décidé d'augmenter chaque année la part du produit des cotisations destinées aux maisons d'étudiants, si bien qu'en 1935, la totalité de la somme provenant des cotisations sera versée à la Maison Universitaire, et l'on pourra diminuer la part versée par les fonds d'amortissement de la Colonie.

Ce plan financier ne prévoit aucune aide, soit des institutions gouvernementales, soit de la société. Les étudiants qui ont construit par leurs propres forces la Colonie, désirent également se libérer par leurs propres forces des charges qui pèsent sur elle.

Ces charges atteignent 55 pour cent de la valeur de la Colonie; elles ne sont donc pas aussi grandes que celles de certaines coopératives de logement.

C'est en janvier 1932 que sont prévus les premiers versements à la Banque. Jusque là tous les bénéfices sont destinés aux entrepreneurs et aux fournisseurs de la Maison des Etudiants.

Ce plan financier, destiné à amortir les dettes de la Maison des Etudiants, a été déposé en mars 1931 au Ministère de l'Instruction Publique. Les Etudiants ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour régulariser la situation financière de leur Association. Le reste regarde maintenant le Ministère de l'Instruction Publique et la banque d'Economie Nationale.

## A Cracovie.

J'ai eu à promener ces jours-ci dans Cracovie un voyageur qui, à côté des magnifiques monuments de notre ancienne culture, s'intéressait également aux questions actuelles, en particulier aux questions d'éducation, depuis celles qui concernent l'enfant abandonné jusqu'à celles qui concernent l'etudiant d'un établissement supérieur. Il portait toute son attention sur les nouvelles maisons d'étudiants et les magnifiques bâtiments pour les étudiants en théologie, qui lui rappellaient à chaque pas que Cracovie est avant tout une ville universitaire.

— Combien avez-vous d'étudiants? me dit-il.

— Douze mille. C'est notre future classe cultivée...

— Oui, oui. Et Cracovie pense-t-elle à l'avenir de

la bourgeoisie polonaise? demande-t-il tout-à-coup. Y a-t-il beaucoup de jeunes gens qui reçoivent une formation industrielle ou manuelle?

— Environ 20.000.

— C'est bien, car si tout Cracovie reçoit une préparation professionnelle, nos villes et nos petites villes se transformeront et s'élèveront. Mais la ville n'a qu'un petit nombre de maisons pour les boursiers...

Mon hôte avait raison; la formation industrielle et professionnelle est indispensable, mais elle exigerait la fondation de plusieurs dizaines d'établissements. En réalité il y en a au plus une vingtaine. En revanche, j'eus le plaisir de parler à mon hôte de « L'Union des Jeunes gens de l'industrie et de l'artisanat » qui a précisément pour but de réunir tous les jeunes gens pour les sauver des influences destructives de la rue et de la mauvaise propagande en leur donnant tout ce qui peut contribuer à développer leurs connaissances générales et professionnelles, de créer en un mot le type du citoyen-bourgeois probe, instruit et adapté aux nouvelles conditions de la vie.

J'ai donc mené mon hôte rue Krupnicza où, au coin de la rue Skarbowa, l'énorme bâtiment de l'Union a frappé ses yeux. Il est l'œuvre imposante du populaire abbé Kuznowicz. Sa façade est rouge, car les fonds n'ont pas permis son achèvement, mais l'intérieur est déjà en service depuis quelques années, des caves au quatrième étage et plus haut encore où s'étendent de vastes terrasses exposées au soleil.

Seule, la grande salle placée sous la coupole et qui peut contenir 1.500 personnes n'est pas terminée, et les jeunes gens se réunissent jusqu'à présent dans une salle plus petite, qui contient 500 personnes. Quand j'eus montré à mon hôte la partie claire, nette où habitent les boursiers, au nombre de 300, auxquels viennent se joindre des jeunes gens du dehors, pour suivre les cours et participer aux jeux, il me demanda avec étonnement d'où provenaient les fonds qui avaient servi à édifier un si beau bâtiment.

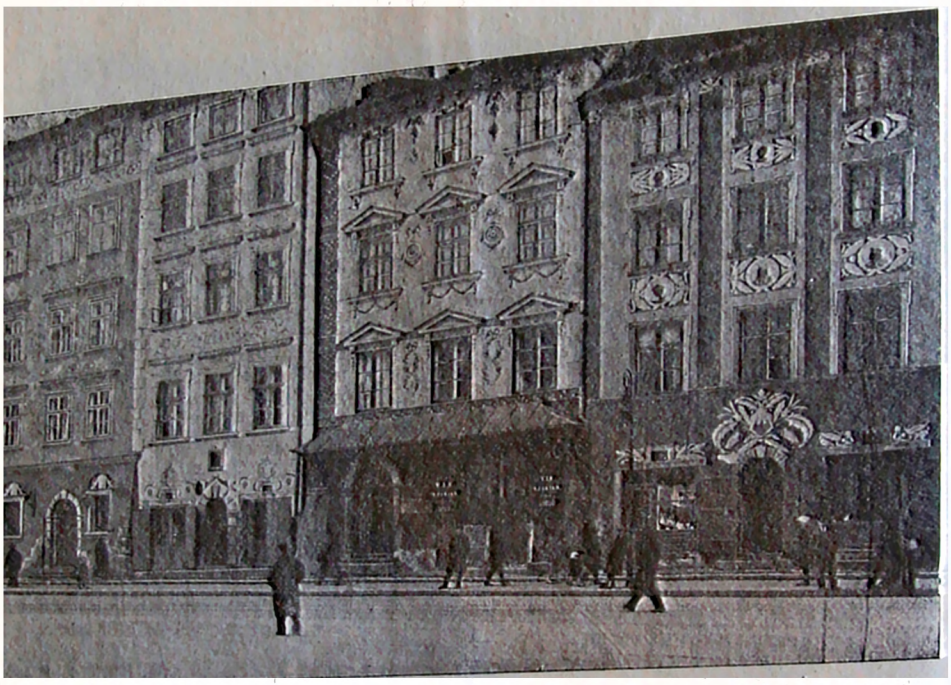
— Des dons faits par le public, lui répondis-je. Malheureusement, non seulement l'argent manque pour terminer cette construction, mais une dette de un million pèse encore sur elle; cette dette est un véritable boulet au pied de l'abbé Kuznowicz et elle l'empêche de se donner uniquement à son œuvre d'éducation qui a déjà fourni au pays en 25 ans environ 10.000 anciens élèves qui sont maintenant disséminés à travers toute la Pologne.

L'abbé Kuznowicz est un homme modeste, qui s'efface toujours lui-même et qui recommande sans cesse au public son association. En causant avec lui, mon hôte a admiré les principes fondamentaux de son œuvre, au caractère si moderne.

— Oui, lui a dit l'abbé, nos élèves ne se mettent pas au travail avec un emportement nerveux ou avec une indifférence sans pensée, mais avec une main sûre et adroite, avec la dignité de l'ouvrier-citoyen. Pour atteindre ce but, nous cherchons et nous groupons, parmi les jeunes gens, ceux qui ont du cœur, qui sont prêts à faire un effort et à donner leur raison et leurs muscles au travail qui facilitera la vie des nouvelles générations.



UNE MAISON DE CAMPAGNE : UN « DWOR ». (*Cliché du « Bluszcz »*)



LA BEAUTÉ DE VARSOVIE.

*Façades peintes sur la Place-du-Marché*
(XVI^e et XVII^e siècle)



Kilim, *Tapis polonais.*

Il n'est pas de Français qui, voyageant ou séjournant en Pologne, ne se soit épris de l'art populaire polonais. Ils sont si distingués, ces tissus de lin que confectionnent les paysannes de la région de Wilno, sur des fonds argentés ou dorés, avec de beaux motifs d'ornementation classique. Ils sont tellement chauds et gais, ces draps de Lowicz aux bandes multicolores! Ces tabliers rouges de la Podolie ont un tel cachet d'exotique! Puis, c'est d'un travail si sérieux, si solide : rien de la camelote des bazars.

On achète une nappe, — un couvre-lit, — bientôt, tout l'appartement est à la polonaise. Aussi bien, les Ministères polonais n'ont pas voulu d'autres tissus que les étoffes du pays pour tendre leurs murs et leurs meubles.

Il y a maintenant un choix de ces beaux produits aux bureaux des « Amis de la Pologne ». Leurs prix varient de 30 à 200 frs. Ils sont vendus à prix coûtant. Venez chercher là les étrennes originales que vous offrirez à vos amis, et à vous-mêmes.

# «Kalikant» le Souffleur d'Orgue

*Un talent nouveau, infiniment sympathique, apparaît dans la littérature polonaise. Boleslas Eustachiewicz se penche avec tendresse sur la vie des humbles, et il en rend le pathétique avec les moyens les plus simples, l'art le plus sobre. Il s'apparente à Panaït Istrati par ses dons de conteur. Il n'en a pas l'esprit révolté. Sa pitié pour les pauvres gens donne à ses récits un ton grave, mais d'ailleurs exquis.*

*Nous offrons à nos lecteurs la primeur d'une de ses nouvelles, une légende qui a la fraîcheur, la pureté d'un tableau de Fra Angelico, la suavité des « fioretti ».*

*C'est au Moyen Age que se place l'action. Un orphelin a été recueilli par les moines et élevé au couvent.*

Pendant que le gamin grandissait, cette atmosphère de prière et d'extase renforçait l'originalité de son caractère. Souvent on le trouvait endormi de fatigue sur la tombe de sa mère. Là, le jeune cœur innocent tenait de longues et mystérieuses conversations qu'il transportait ensuite au-dessus des eaux murmurantes, des prairies pleines de fleurs et des champs. Il bavardait avec les arbres qui bruissent et le vent qui souffle. L'entourage du couvent s'habitua peu à peu à la façon de vivre de l'étrange garçonnet.

Parfois, pendant des heures, il écoutait les légendes pieuses que lui racontaient les frères gris sur la pauvreté de saint François d'Assise. Il s'imprégnait comme une éponge de leur naïve simplicité.

Dans le temple, les orgues sur lesquels jouait majestueusement Maître Mathieu pendant les offices, lui faisaient toujours une puissante impression.

Alors son petit visage habituellement pâle rougissait sous l'influence de l'enthousiasme. Le son des orgues qui ronflaient à la tribune le transportait à un tel point qu'il se transformait tout entier en ouïe et qu'il fallait ensuite le secouer rudement, comme un jeune arbre, pour le faire revenir à lui. Pendant ces périodes d'enchantement, son imagination musicale déployait ses ailes et prenait son vol, haut, très haut, dans les vertigineux espaces mystiques.

Un jour, le Père Cyprien le fit venir chez lui, et quand Mieszko fut là, il lui demanda :

— Eh bien! Tu ne regrettes rien? Tu es bien ici?

— Très bien, Père, répondit Mieszko en baisant la main du moine.

— Peut-être voudrais-tu visiter le monde? Ne pas rester entre les murs d'un couvent?

— Non, Père, c'est ici ma maison, si vous le permettez.

— Tu es déjà un grand garçon! Il faut penser à quelque chose.

— Oui, Père, je vous prie de me choisir un travail.

— Il me semble que tu aimes beaucoup la musique?

— Oui, Père, beaucoup!

— Peut-être pourrais-tu t'instruire auprès du Père Mathieu?

Les yeux du gamin étincelèrent de joie. Cependant, dans son étonnement, il ne répondit rien.

— Quoi, tu te tais?

— Père!! La joie me coupe la parole.

— Ne crois pas, mon garçon, que c'est une science facile. Tu trouveras les débuts pénibles. Du reste le Père Mathieu t'indiquera ton travail. Va avec Dieu.

Mieszko s'inclina devant le Père Cyprien et se rendit immédiatement chez le Père Mathieu.

Le Maître Mathieu demeurait près de l'église, dans un petit bâtiment spécial. On entourait sa demeure de respect et de soin. Devant les fenêtres s'étendait un jardinet ou le Maître Mathieu cultivait avec amour des fleurs et quelques rares arbustes. Il n'était pas seulement musicien, mais poète, peintre, jardinier. Aussi, tout l'aimait alentour — les hommes, les oiseaux et les fleurs. Mieszko contemplait souvent la petite chambre du Père Mathieu, mais la grande admiration qu'il avait pour lui l'empêchait de s'arrêter plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Souvent les yeux du Père Mathieu se posaient avec bienveillance sur l'enfant qui se mettait à trembler étrangement. Maintenant, par ordre du Père Cyprien, il devait demeurer d'une façon constante avec lui.

Pouvait-il rêver un plus grand bonheur? En un clin d'œil il traversa la vaste cour où se trouvaient les bâtiments du couvent et il s'arrêta sur le seuil de la porte, devant le Père Mathieu.

— Laudetur Jesus Christus, cria-t-il d'une voix cristalline.

— Je suis Mieszko. Le Père Cyprien m'envoie à votre service.

Maître Mathieu était assis : penché sur la table, il peignait avec application des initiales pour un psautier. A côté de lui était placée une grosse plume d'oie qu'il tirait de temps en temps pour rafraîchir ses forces et sa fantaisie. C'était un beau vieillard avec une couronne de cheveux blancs sur la tête; leur blancheur se confondait avec la blancheur immaculée de son vêtement de moine. A la voix de l'enfant, il leva la tête et lui sourit amicalement. Il posa son pinceau, éloigna légèrement le banc de la table, puis il posa sa main sur la plume d'oie et regarda le jeune garçon, qui se tenait, silencieux et modeste, sur le seuil. Un instant, il l'examina attentivement.

— Je sais, tu seras mon aide, un « kalikant », un souffleur d'orgue. Je ne sais pas seulement si tu réussiras. Du reste nous essaierons. Tout début est difficile. Si cela marche bien, je t'apprendrai les différents signes de la musique. Avec le temps, tu parviendras à tout comprendre.

Enhardi par la bonté qui émanait des yeux du Père Mathieu, Mieszko s'approcha de la table et il regarda avec piété le travail commencé. Il joignit ses mains, comme pour la prière et il s'écria :

— Oh! quel miracle! Les anges de Dieu eux-mêmes viennent vous aider?

— Avec la grâce de Dieu, quand tu auras bien travaillé, tu arriveras toi aussi à faire des choses semblables.

— Vois-tu, mon fils, le plus grand bonheur de l'homme est de savoir donner, à l'étincelle divine qui existe en lui, une forme extérieure, par la musique, le dessin, la peinture ou la parole. Mais nous parlerons plus tard de tout cela, et en disant ces mots, il se leva. Allons maintenant au temple, source de l'inspiration des âmes.

Maître Mathieu passa en avant; Mieszko le suivait en essayant d'imiter sa démarche et son maintien. Quand ils se trouvèrent tous deux dans le temple, le maître Mathieu tomba à genoux et resta un moment en prière. Mieszko fit de même. Après une courte contemplation, le maître Mathieu se releva et il se dirigea du côté du chœur où se trouvaient les orgues, Le cœur de Mieszko battait si fort d'émotion que, de temps en temps, il devait porter sa main à sa poitrine pour en étouffer les battements. Quand ils furent parvenus en haut, le maître Mathieu se reposa un instant, puis il s'approcha des orgues. Il les enveloppa d'un regard d'amour et fit signe à Mieszko.

— Voilà l'instrument qui chante la gloire de Dieu avec toutes les voix de la nature, avec la voix des choses, des anges et des chérubins.

Il fit le tour de l'énorme masse des orgues et s'arrêta devant l'un des murs.

— Maintenant je vais te montrer ce que tu auras à faire. Approche-toi.

Il y avait là un énorme soufflet, à plat; une petite échelle, liée à une planche mobile dans le bas, y conduisait.

— Regarde ici, mon fils. Ce sont les poumons de cette merveilleuse machine qui se tait tant qu'elle ne respire pas comme l'homme. Elle est morte actuellement, et le soufflet empli d'air peut seul l'éveiller. Grimpe sur cette petite échelle, pousse la vers le bas et comprime fortement la petite planche qui est au-dessous.

L'échelle se dressait, haut au-dessus de la tête de Mieszko; il la saisit et de toutes ses forces il commença à la pousser vers le bas, en pressant sur la planche avec le pied mobile. Le soufflet trembla à peine. Il se débattit ainsi avec le soufflet un bon



La lettre P du Graduel de Varsovie.

moment, mais en vain. En voyant cela, le maître Mathieu sourit avec bienveillance.

— J'ai reçu un bel aide-souffleur!

Mais devant la mine déconfite de Mieszko, il s'efforça de le consoler.

— Les débuts sont pénibles, ensuite cela ira tout seul. Du reste, nous trouverons un moyen d'arranger cela. Nous ajouterons quelques poids, nous tendrons quelques cordes et nous diminuerons ainsi le poids. Essaie maintenant.

Mieszko tira l'échelle et il eut un peu plus de succès. Lentement le soufflet se gonfla.

— C'est bien maintenant! Seulement, pense à souffler toujours de la même façon, ni trop vite, ni trop lentement. Epargne tes forces et les orgues auront toujours de l'air dans leurs tuyaux. Oh, oui, bien! Je te laisse, je m'en vais jouer.

En disant ces mots, le maître Mathieu partit au clavier, et un instant après les sons magnifiques d'un hymne retentirent sous la voûte de l'église.

L'essai du souffleur Mieszko fut assez réussi sans doute, car le maître Mathieu, après avoir fini de jouer, descendit de son haut tabouret et délivra Mieszko en lui caressant doucement la tête.

Depuis ce temps, l'amitié grandit entre le Maître Mathieu et son souffleur. Le Père Mathieu s'attacha si bien à son aide qu'il l'autorisa à demeurer dans son petit appartement.

Le matin, après la prière récitée en commun, le Maître Mathieu se mettait à écrire et à peindre les psaumes. Pendant ce temps, le souffleur mélangeait les couleurs dans des petits pots en terre glaise. Au bout d'un certain temps, le maître l'initia aux signes de la musique, et il lui confia même de temps en temps des initiales à peindre dans les livres saints. Avant chaque nouveau travail, Maître Mathieu récitait une prière à l'Esprit-Saint.

— Descends, Esprit-Saint, et permets à l'âme de l'homme de se manifester pour ta gloire dans la beauté et dans l'art créé par les mains de l'homme. Bénis la misère humaine qui veut parer ses haillons de Ta clarté, pour Ta plus grande gloire.

Le souffleur d'orgue répétait la prière avec une telle ardeur que la propre piété du maître Mathieu lui paraissait petite et faible à côté de la piété de Mieszko.

Le souffleur d'orgue montrait une inspiration due à la grâce divine; il peignait de merveilleux tableaux, des fleurs et il leur donnait de si belles couleurs que l'on ne pouvait en détourner ses yeux. Les choses qui l'entouraient lui servaient de modèle, et le ciel et le soleil lui enseignaient les couleurs. La nature entière, que lui avait appris à aimer son maître, l'enthousiasmait.

Souvent ils franchissaient tous deux les murs de la communauté; ils erraient dans les prairies pleines de fleurs, dans les bocages chantants et dans les forêts bruissantes. Ils s'arrêtaient près des ruisseaux et ils écoutaient leur murmure. Ils passaient parfois des heures entières, étendus sur l'herbe couleur d'émeraude, engourdis, et laissant errer leurs yeux dans le ciel où volaient des nuages aux formes indécises, comme de blancs oiseaux.

— Mon fils, tu as autour de toi un livre ouvert dans lequel Dieu lui-même écrit et peint. Si tu emportes une parcelle seulement de ces trésors dans ton âme, tu seras heureux. A la vue de ces magnificences le cœur de l'homme chante joyeusement, de l'aube au crépuscule, la gloire de Dieu. Toute tristesse pâlit devant une telle joie : la mort elle-même n'est pas effrayante. Mon fils, réjouis-toi seulement en Dieu et apporte ta joie au milieu des hommes et éclaires-en leurs caves spirituelles, pleines de soucis et de vanités.

BOLESLAS EUSTACHIEWICZ.

(*a suivre.*)

# La Note Bleue

« O Dieu, es-tu? Tu es, et Tu ne Te venges pas... Est-ce que, pour Toi, il n'y a pas encore assez de crimes moscovites... ou bien..... es-tu, Toi-même, moscovite? »

Ainsi s'écriait Chopin à la nouvelle de la prise de Varsovie. Par le cœur, comme Mickiewicz, il revivait les souffrances de l'Insurrection...

« Moscou règne sur le monde... Et je ne suis pas là!... »

Il s'arrache de son lit et court à son piano. Sur l'instrument sans vie c'est une lutte fougueuse entre ce que veut l'homme et ce qu'il réalise. Entendez-vous les questions qu'à lui-même il se pose, et les tristes réponses, entendez-vous ses sanglots étouffés, entendez-vous la plainte d'un enfant?

Oui, mais vous n'entendrez pas passer une note bleue.

La noirceur du désespoir a recouvert toutes les touches.

— « Pourquoi, au lieu de développer en toi le don que tu as reçu d'émouvoir les hommes, vas-tu parader au faubourg Saint-Germain? Tu pourrais entraîner les foules, et tu te donnes la peine de chatouiller les nerfs aristocratiques! »

Ainsi contre les « Chopinettes » grondait Mickiewicz; ce lui était une grande douleur de le voir ainsi, au lieu de verser l'apaisement dans les âmes des exilés, ravaler la sienne dans les salons parisiens.

C'était pourtant la vérité. Des réceptions de ces « Chopinettes » il sortit plus d'une fois la cervelle pleine d'amourettes et plus d'une fois il prit pour un contact des cœurs le heurt de deux flûtes de champagne.

Et cependant la douleur polonaise eut en lui un interprète qui sut se faire comprendre du monde entier. Sa musique lui donna la prééminence sur les prophètes du verbe : plus heureuse que sa sœur la

poésie, elle sut tromper la vigilance des cerbères, bien qu'elle transportât en Pologne « des canons cachés sous des fleurs » blanches et rouges.

Son corps le tourmentait; ses souffrances l'étouffaient. Il aimait encore George Sand, qui ne l'aimait plus.

Toujours l'un aime plus longtemps que l'autre.

« Sandowa », d'une plume fleurie, confectionnait un nouveau roman.

La femme à l'œil sombre avait l'étrange besoin de justifier ses amours et de contester ses actes. Tant qu'elle aimait ses amants, elle ne rougissait point de ses amours.

Fut-elle bien coupable, cette créature, la meilleure des mères, mais la plus dangereuse des femmes, qui faisait perdre aux poètes qui la voyaient pleurer toute croyance en la sincérité des larmes?

Pour la postérité, pour Chopin dont le désir était plus de se donner que de prendre, elle écrivit son grand et fougueux : « Je vous adore ». A petits traits, jour par jour, dans le cœur de Chopin, elle écrivait l'histoire d'une des plus assorties, dans l'histoire de l'art, parmi les unions artistiques.

Lui avait l'esprit enjoué et le cœur langoureux, elle avait l'esprit langoureux et le cœur enjoué.

Lui, dans la richesse de son âme, ne pouvait se résoudre à donner la forme dernière à son œuvre et s'en remettait pour la décision au destin, au hasard ou à son cœur.

Elle, pleine d'assurance, se laissait, dans le travail, diriger par son bon sens.

Indécis dans les détails de l'existence, énervé d'avance pour chaque concert, il passait en revue des fracs pour voir lequel l'habillerait le mieux et se décidait à la fin pour le grand et gauche vêtement de son ami Grzymala. Elle, savait ce qu'elle voulait et, de désespoir, après Musset, elle coupa ses cheveux parce qu'elle était sûre que cela lui irait bien.

Fut-elle coupable la femme à l'œil de lynx d'aimer toujours des hommes faibles?

Auprès d'elle Chopin cherchait sa note de rêverie ardente, sa note bleue. Elle se mua en note sanglante, elle fut déchirée et mise en lambeaux par une Merlette Blanche.

Il aurait voulu une demeure claire, un escalier facile. Il s'installa place Vendôme à cause de l'exposition au midi et d'un escalier magnifique. Il ne le monta qu'une fois, ensuite il fallut le porter.

Ce fut le dernier séjour de Chopin sur la terre. Entre des murs revêtus d'un tissu préféré, de couleur nacrée; dans des pièces aux parquets somptueusement ouvragés, aux glaces encadrées de boiseries, qui reflétaient son inquiétude; où la soie rouge d'un canapé avoisinait le piano toujours ouvert; lentement il s'éteignit.

Sur le corps mourant se posait une main douce, mieux que personne ne le savait faire, la main de la princesse Marceline Czartoryska. L'âme malade recevait la caresse de l'enchanteresse Delphine Potocka.

Il exhala son dernier soupir.

Les fenêtres par où s'engouffrait trop de lumière furent masquées de voiles funèbres, un crêpe mat voila les glaces brillantes. Par l'escalier festonné il passa au char mortuaire. On le couvrit de violettes aimées, pour remplacer celles qu'il ne verrait plus.




Ici repose le Cœur de Chopin, à l'église Ste-Croix de Varsovie.

Et ce fut sa musique qui le salua d'un dernier adieu, à son départ pour le tombeau.

Peut-être dans sa Marche Funèbre surprit-il pour la première fois, en un moment unique et éternel, sa note bleue, longtemps attendue, que ne viendra plus troubler la dissonance de sa vie.

Peu d'années après la mort de Chopin, un mausolée lui fut élevé par ses admirateurs. Au-dessus du socle du monument est une figure féminine, la chevelure dénouée, une lyre brisée entre les mains; c'est la Muse en pleurs. Mais cette Muse ne verse pas de larmes sincères. Elle est née sous le ciseau de Clésinger, mari de Solange, fille de Mme Sand. Et entre ces deux hommes il n'y avait pas beaucoup d'affection.

Dans le parc Monceau, élégant et mondain, est un monument sans âme, élevé à la mémoire d'un virtuose, non d'un poète. De jeunes personnes, candi-

dates au rôle d'héroïnes des romans de Guy de Maupassant, jouent pour l'instant les Anges ou les Inspirations, pleurent et jettent des fleurs.

Au Luxembourg, de tous les jardins du monde le plus aimé, est un buste de Lui, point ressemblant, juché sur un piédestal; un arbre le surplombe, dont les feuilles nouvelles, au printemps, semblent sortir de bourgeons d'autant de petites roses vertes.

Chopin reste à bonne distance de son amante de pierre; George Sand est nonchalamment assise, devant un encadrement de gazon verdoyant, à l'ombre claire d'un cerisier en fleurs. Tout près de là, est une large corbeille de tulipes multicolores. Le sculpteur, la vêtant de marbre, l'a faite étonnamment femme dans le mouvement des mains, ange, à très peu près, dans l'expression du visage. Un pigeon blanc s'y est trompé et s'est endormi sur son épaule.

La salle Pleyel, blanche et dorée, aux candélabres de cristaux, exhalant un charme romantique, est elle-même comme un monument de Chopin; là est cet instrument, unique pour jouer le Prélude de la Pluie...

Dans combien de maisons parisiennes n'a-t-il pas laissée une parcelle de son âme...?

Là surtout où il vécut ses derniers jours.

Voici cette place Vendôme, produit d'une belle conception de Mansard.

« Là-haut l'Aigle fier,

Monarque des siècles, veille, de sa colonne séculaire. »

Tout autour les Rolls Royce roulent sur leurs roues de caoutchouc. Du Ritz, qui est comme un morceau de Biarritz à Paris, après absorption d'un cocktail, débouche le monde entier. Des autos de transport reçoivent de grandes malles américaines.

Numéro 12 de la place : au-dessus des fenêtres carrées du second étage, les lettres dorées d'une maison sociale de joaillier; sur la façade une plaque rappelle qu'ici, le 17 octobre 1849, est mort Frédéric François Chopin, né le 22 février 1810 à Zelazowa Wola (Pologne).

Zelazowa Wola, inconnue de tous, même des meilleurs encyclopédistes, est devenue pour le monde entier la patrie désormais célèbre de Chopin.

Sur Chopin et sur la place Vendôme un voile bleuâtre se déploie. Atmosphère estivale avec reflets diaprés. Un avion, oiseau bleu d'aujourd'hui, remorque une artificieuse réclame; on dirait de ces nuages qui vont tout à l'heure prendre feu au coucher du soleil. D'autres oiseaux, couleur turquoise, les aéroplanes de naguère, prennent aussi leurs ébats au-dessus de nos têtes.

Oh! la tristesse de voir la vie à travers le désir de l'éternelle paix!...

Ne serait-ce pas là pourtant le plus noble de ses visages ?

Aura WYLEZYNSKA.

(*Traduction de Pierre Duméril.*)

# Les Fêtes en l'honneur de Chopin

La *Société Frédéric-Chopin* annonce la 1re partie des fêtes commémoratives du centième anniversaire de la venue de Chopin à Paris, avec le programme suivant. Le 20 *novembre,* Salle-Pleyel, soirée de gala. *M. Yves Nat,* un des plus grands interprètes de Chopin, fera entendre de nombreuses œuvres du sublime musicien. Devant son buste par Fix Masseau, Mlle Barreau, de la Comédie Française, dira le poème : *Louange à Frédéric Chopin,* d'Edouard Ganche.

*Le 22 novembre,* à 17 h. 15, au Théâtre Sarah Bernhardt, Association des Concerts Poulet; festival en l'honneur du centenaire de l'arrivée de Frédéric Chopin en France. — L'orchestre sera dirigé par M. Piero Coppola. Au programme : *Fantaisie sur des airs nationaux polonais,* pour piano et orchestre, (Frédéric Chopin), orchestration de Georges Migot. Première audition. Piano : Mme Bouvaist-Ganche. *Rhapsodie Polonaise,* (Florent Schmitt); *Fête Polonaise,* (Chabrier).

Le mercredi 25 *novembre, grand banquet* au Palais d'Orsay. Pour tous renseignements s'adresser à la *Société Frédéric Chopin,* 5, rue Godot-de-Mauroy. A partir du 3 novembre, un programme général sera distribué.

La seconde partie des fêtes du Centenaire de l'arrivée de Chopin en France, constituera l'Hommage Polonais et aura lieu en Mai 1932, avec le concours des plus célèbres artistes polonais.

Un ensemble de publications très importantes paraîtra en novembre et décembre et viendra augmenter l'éclat de cette glorieuse commémoration. Nous mentionnerons :

1° L'édition monumentale de l'œuvre de Chopin. en 14 volumes, publiés par M. Edouard Ganche, à l'Oxford University Press, (Londres). Edition absolument conforme aux manuscrits connus et à l'édition originale française recueillie en sa totalité dans un exemplaire unique, corrigé par le compositeur lui-même. C'est la restitution exacte de l'œuvre et de la pensée pure du génial musicien. Il y aura des exemplaires de grand luxe, à tirage limité, accompagnés d'illustrations et de fac-similés d'autographes inédits, au prix de 15 livres 15 s. pour l'œuvre réunie en 3 forts volumes reliés.

2° Un album de luxe publié par MM. Alfred Cortot et Edouard Ganche, chez l'éditeur Dorbon aîné, 19, boulevard Haussmann à Paris. Cet album contiendra les fac-similés de trois manuscrits de Frédéric Chopin, ceux de la seconde *Ballade,* de la

« valse de l'adieu », de l'ébauche inconnue de la *Berceuse*, des commentaires musicaux de l'illustre pianiste Alfred Cortot et une étude d'Edouard Ganche. Prix : 150 francs. Tirage : 500 exemplaires.

3° Un numéro spécial de *La Revue Musicale* sera consacré à Frédéric Chopin, et formera un volume de plus de cent pages augmenté de nombreuses illustrations.

Ces fêtes organisées pour commémorer le Centenaire de la venue du sublime musicien à Paris, serviront encore à célébrer le 20e anniversaires de la fondation de la *Société* qui répand à travers le monde l'influence du génie de Chopin et la connaissance véritable de son œuvre.

# L'Actualité Katowiçarde

Un mercredi, ou un vendredi, 22 heures viennent de sonner!

Vous voilà débarrassé des soucis de la journée laborieuse et plongé dans le calme relatif de votre foyer :

Votre poste récepteur réglé sur l'onde de Radio-Pologne-Katowice (longueur 408 m. 7), vous êtes frais et dispos pour veiller un peu plus tard que d'habitude, en écoutant la « *Boite-au-Lettres* » de notre cher « *Papa Stéphane* ».

Immédiatement, vous êtes transporté dans un monde nouveau, votre esprit vagabonde en un voyage rapide, extrêmement attrayant, à des milliers de kilomètres à l'heure.

C'est d'abord la voix douce et chantante de l'annonciatrice, Tante Hélène, qui vous y invite; puis, contraste absolu, comme si une grande locomotive se mettait en marche, voici le bruit régulier du marteau frappant sur l'enclume, (signal du poste émetteur de « *Kato* »). Quelques instants se passent; vous êtes là, haletant, impressionné de cette courte attente qui vous paraît un siècle.

Alors, dans le silence de votre home, retentissent les : Allo, allo! Ces fameux « allo » sonores et prenants du conférencier, le *Dr Stéphan Tymieniecki*, vous entrainent, vous subjuguent, et dans cette ambiance radiophonique, vous voilà pris par une sorte d'engrenage, auquel il vous sera difficile d'échapper.

Et comme nous l'écrivait dernièrement un nouvel et enthousiaste ami katowiçard, le très sympathique Lt-Colonel *E. Christodulo*, de Bucarest :

« ... Voilà donc où réside la beauté et la grandeur » de l'œuvre de l'*Homme exquis* (Papa Stéphane); » les amitiés qui naissent de la « *Boite* », commencent par une carte-postale; puis l'on échange ses » idées et ses sentiments, et dès qu'on voit que l'on » s'accorde, l'on devient tout de bon des amis. Ces » amitiés, répandues par le monde, peuvent en créer » d'autres, faire boule de neige, et l'*Idée de Paix*, » lentement, mais sûrement, fera son chemin, es» pérons-le, aux quatre coins du monde. »

Comment résumer de façon plus nette et plus franche, l'œuvre de la *Boite-au-Lettres*, que par les termes émouvants de notre grand ami roumain?...

Nous nous en voudrions de terminer cette chronique d'actualité katowiçarde sans souligner l'événement franco-polonais et tout-à-fait katowiçard, qui a marqué l'audition de la « *Boite de Kato* » du vendredi 4 septembre dernier :

Madame *Rosa-Bailly* que l'on appelle en Pologne, la *Petite Rose*, s'est arrêtée à Katowice, au cours de son voyage, et a parlé devant le micro du poste de Radio-Pologne.

Quel régal, quelle émotion d'entendre sa voix! Et comme nous aurions désiré que cette audition fut prolongée!

Peut-être nous sera-t-il permis d'entendre une conférence sur le voyage en Pologne, de Mme Rosa Bailly, sur son entrevue avec Papa Stéphane et Tante Hélène.

Tous les Katowiçards se réjouissent de penser que par une attention toute spéciale, Madame Rosa Bailly reçut l'insigne international des Katowiçards, par l'intermédiaire d'un Katowiçard de la première heure, et qui s'honore d'être un sincère ami de la France et de la Pologne, le Dr *Rudolph Rauch*, de Vienne (Autriche). Mais où Madame Rosa Bailly a trouvé le plus de charme, c'est au déjeûner dans l'intimité avec Papa Stéphane et Tante Hélène; il y avait des fleurs, des fleurs, et parmi tant de fleurs parfumées, une certaine petite rose placée sur l'assiette de madame Rosa Bailly, avec des rubans aux couleurs françaises!...

N'est-ce pas, chers amis, que toutes ces petites choses, adorablement Katowiçardes, sont de grandes choses pour le bien et la fraternité entre les peuples?...

FLEURY PELLETIER,
*Vice-Président du Club des Katowiçards de Lyon.*

# L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



LES AMIS DE LA POLOGNE AU TOMBEAU DU SOLDAT INCONNU A VARSOVIE.

## Notre excursion en Pologne.

Les « Amis de la Pologne » ont organisé cette année une excursion dans les principales villes polonaises. Vingt-et-un touristes, sous la conduite de M. Longone sont partis, le 15 août, par la gare de l'Est.

C'étaient :

M. Varenne, professeur d'Allemand à Condorcet, Mme Varenne;
M. Thierry, inspecteur d'Académie à Limoges;
M. Lampué, professeur de droit à Caen;
M. Gardeton, avocat;
M. Aubry, professeur honoraire d'Allemand;
Mlle Lacote, directrice d'Ecole;
Mlle Fanguière, professeur de lycée;
Mlle Cwik, professeur retraitée;
Mlle Lombard, institutrice;
Mlle Gabillet, professeur;
Mlle Aubry, étudiante;
M. Longone, étudiant, directeur du voyage;
M. Astaix, étudiant en physique;
M. Bartherotte, étudiant;
M. Cuau, Etudiant à l'Ecole Sre d'Aéronautique;
M. Révis, Etudiant en médecine;
M. Blazeix, Etudiant en droit;
M. Lambotte, Etudiant à Michelet;
M. Pormenté, Etudiant en droit.

L'itinéraire du voyage comprenait un arrêt à Berlin, la visite à Poznan et Dantzig; de là, par bateau, à Gdynia; quatre jours à Varsovie; deux jours à Lwow; un séjour à Cracovie; un repos dans les Karpathes et le retour s'effectuait par les montagnes de la Tchecoslovaquie et Vienne. visitée au passage.

Nos amis polonais, comme d'habitude, ont reçu parfaitement bien nos voyageurs. Le ministère de l'Instruction Publique avait accordé son haut patronage à ce voyage composé de professeurs et d'étudiants. Les sociétés d' « Amis de la France » se sont jointes aux universitaires pour les accueillir.

Nous remercions tout particulièrement pour leur chaleureux et charmant accueil : à Poznan, la comtesse Lebinska et M. Maes, trésorier des « Amis de la France »; le professeur Peretiatkowicz, directeur des Hautes Ecoles Commerciales; et parmi les étudiants, M. Helinski; — à Dantzig, M. Malinowski, représentant le Commissariat Général polonais, et M. Kosko, étudiant; — à Gdynia, M. Zakrzewski; à Varsovie, notre incomparable déléguée Mme Marie Sekowska; M. Staniszewski, représentant le ministre des Affaires Etrangères; M. Racieski; Mme Brodska, secrétaire des « Amis de la France »; M. Manesberger, vice-président des « Légions des Jeunes »; — à Léopold, M. Dombrowski, présidente des « Amis de la France »; la comtesse Skarbek; M. Jarecki; — à Cracovie, notre parfait ami M. Pszon; M. Deszcz et Mme Schmidt; — à Zakopane, la Société des Tatras.

Partout furent offerts, à nos voyageurs, des réceptions, des banquets, des thés; partout, ils furent accompagnés d'aimables guides. Ils sont rentrés enchantés.

### A Marseille.

Notre ville a eu, le 6 juin, la visite d'une haute personnalité polonaise, le général Romain Gorecki, président de la Fédération des Anciens Combattants Polonais, qui a reçu le cordial accueil de la Fédération des Anciens Combattants Marseillais, présidée par M. Gaëtan Nicolaï, de la section des « Amis de la Pologne » et des Associations pour la Société des Nations et le Droit des Femmes.

Accompagné de M. Wegnerowicz, consul de Pologne, le général Gorecki a rendu visite aux principales autorités et a tenu à aller au cimetière Saint-Pierre, avec des délégations locales, déposer une couronne de fleurs au monument des morts pour la patrie. L'après-midi, il a visité nos ports à bord du yacht municipal la *Mietto*.

Le soir, à la Maison de la Mutualité, avait lieu une grande conférence sur la Pologne et la Paix. M. Masbou, inspecteur d'académie, présidait cette séance, entouré de M. Wegnerowicz, consul de Pologne à Marseille; Carbonel, représentant M. le Maire; M. Cambon, délégué par M. le Préfet; le colonel Didio, représentant le général Carence; le lieutenant de vaisseau de Badens, représentant l'amiral Joubert; Léotard, vice-président des Amis de la Pologne et secrétaire général de notre Comité.

De chaleureux discours ont été prononcés par M. Masbou, le général Gorecki et M. Nicolaï, proclamant l'alliance franco-polonaise pour l'équilibre européen, et ont été vivement applaudis. De superbes films projetés sur l'écran ont évoqué la glorieuse histoire de la Pologne et les paysages pittoresques de ce grand pays.

### A Paris.

La Ligue pour le Respect des Traités, qui s'est récemment fondée sous l'inspiration de M. André Chéradame, et qui compte d'importants comités en divers pays, notamment en Pologne, a organisé avec les Amis de la Pologne, le 27 juin, un banquet en l'honneur des délégués de ces Comités.

La délégation polonaise comprenait le Prince Lubomirski, Président de la Commission des Affaires Etrangères du Sénat; M. Debski, ancien vice-maréchal de la Diète; M. Dembinski, professeur à l'Université de Poznan, Président des Associations polonaises pour la S. D. N.; M. Lypacewicz, ancien député, Président de l'Association polonaise pour la paix; M. Stronski, député; M. Smogorzewski.

Parmi les hôtes français : MM. Louis Marin, Franklin-Bouillon, Bonnefous, Molinié, de Warem, députés, Lallemand et Millet, membres de l'Institut; les généraux Henrys et Paris; MM. Clavery, ministre plénipotentiaire, Nouvel, directeur du collège Ste-Barbe, Merlot, Directeur de la Chambre de Commerce franco-polonaise, etc.

### A Auch.

La conférence franco-polonaise a été faite mercredi soir devant une assistance nombreuse et choisie, devant une salle bien pleine et toute sympathique, par Me Manon Cormier, qui fut présentée au public par M. le Proviseur Adrian, délégué des Amis de la Pologne.

Avocate à Bordeaux et, de plus, féministe fervente (mais il y a de fort aimables féministes), Mlle Manon Cormier a tenu ses auditeurs sous le charme d'une parole simple, aisée, naturelle, « attique », dédaigneuse des éclats de voix et des violences de gestes inutiles, mais laissant transparaître (dans certaines allusions aux persécutions subies par les Polonais ou dans sa conclusion chaleureuse et vibrante), une émotion profonde et contenue.

L'excellent orchestre, conduit par M. de Boubée, a conquis lui aussi (lui d'abord) sa part d'applaudissements bien mérités. On a admiré une fois de plus quelle longue patience, quelle science musicale et quelle foi il a fallu au maestro, depuis si longtemps connu et aimé à Auch, pour obtenir de pareils résultats.

Remarqué dans la salle, un certain nombre de familles auscitaines et la plupart des chefs de services : M. l'Inspecteur d'Académie, M. le Secrétaire Général, M. l'adjoint Cuzin, M. le Président du tribunal, M. le Procureur de la République, M. le docteur Széléchowski, MM. les Directeurs des postes et des contributions directes, M. l'intendant Vincent, Mme la Directrice du Collège, M. le Directeur de l'Ecole Normale, M. l'Inspecteur des postes et M. l'Inspecteur primaire, MM. les Directeurs du Crédit Lyonnais, de la Société Générale et du Comptoir d'Escompte, et d'autres qui ne nous en voudront pas de les avoir omis. Quelques-unes de ces notabilités avaient bien voulu composer le bureau. M. le consul Glébocki, consul de Pologne à Toulouse, s'était excusé de ne pouvoir, à son grand regret, venir écouter la Conférence.

Me Manon Cormier a eu mercredi une des plus belles joies qui puisse être donnée à l'avocat, ou, pour mieux dire, à l'orateur : celle de mettre une parole éloquente au service d'une cause juste.

Les Amis de la Pologne remercient bien fort M. Adrian dont le dévouement à la cause polonaise est incomparable, et auquel nous devons — après bien d'autres choses, — le succès de cette manifestation.

### A l'Ecole Polytechnique.

Le 15 juin, une très belle fête franco-polonaise a eu lieu à l'Ecole Polytechnique sous la présidence de Son Excellence, M. de Chlapowski, ambassadeur de Pologne.

Le morceau de résistance fut une conférence donnée par le docteur Barot avec les accents les plus vibrants et les arguments les plus démonstratifs. Ce magistral exposé fut accompagné de projections lumineuses.

Au cours du concert qui suivit, les élèves de l'Ecole collaborèrent avec les artistes polonais et leur jazz établit une joyeuse atmosphère. Les artistes polonais étaient de premier ordre : le compositeur Nawrocki, élève de Paderewski, interpréta ses propres œuvres d'une haute tenue musicale et d'un charme extrême, avec le concours du jeune violoniste déjà hors ligne, M. Niemczyk.

Radieuse de jeunesse et de joie, Mlle Tonia Pawel-Kleczkowska interpréta des chansons populaires polonaises. Cette originale artiste en les mimant, double la valeur de ses chansons. Sa façon, à la fois mutine et héroïque, de souligner les galanteries des hussards aux jeunes filles, l'envol de tout son être qui lui donnait l'apparence d'une Niké,

lui valurent une ovation de son auditoire enthousiasmé.

Les danses populaires du ballet Dégler terminèrent cette inoubliable soirée.

Nous sommes heureux de féliciter le docteur Barot auquel le gouvernement polonais vient d'attribuer la croix d'officier de son ordre national « Polonia restituta ».

### Nos cours de Polonais.

Les cours de polonais que notre collaboratrice Mlle Madeleine Strowska donne avec tant de succès, depuis déjà plusieurs années, vont reprendre le 6 novembre. Ils auront lieu les lundis et vendredis de 8 heures 45 à 9 heures 45, à la Sorbonne, salle des conférences de chimie (entrée, 1, rue Victor-Cousin). S'inscrire aux Amis de la Pologne, 16, rue de l'Abbé-de-l'Epée.

### A Sens.

Signalons une conférence donnée par M. Stryienski sur le Maréchal Pilsudski.

### A Couëron.

Notre ami M. Jahan continue son action et multiplie les occasions de rapprochement franco-polonais.

Une kermesse franco-polonaise ayant été organisée à Loquidy, le 28 juin, par le collège St-Joseph, M. Jahan a mis à sa disposition la Société Musicale Polonaise des Forges de la Basse-Indre qu'il a formée, et un groupe de danseurs polonais en costume national.

Le 17 mai, M. Jahan a participé au succès de la réunion générale des Anciens Combattants de la Loire-Inférieure, organisée à St-Brévin en l'honneur du général Gorecki, assisté de M. Smogorzewski.

M. Jahan a également fondé en février une association des Anciens Combattants de l'armée Haller, des légionnaires polonais et invalides de guerre polonais. Une récente cérémonie a eu lieu pour la bénédiction de son drapeau.

### Une offre.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs une fort intéressante brochure qui leur sera envoyée sur leur demande à titre gracieux : « La question polonaise, clef de voute de la paix ou de la guerre européenne » par Polonius.

### Les jolies initiatives.

Nous félicitons et nous remercions : M. Pierre Poinand, à Angoulême, qui nous a demandé nos publications pour les déposer à la Bibliothèque Municipale;

M. Paul Vacquier, de Boulogne-Billancourt, qui nous a offert pour les étudiants polonais le catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale;

Mlle Flourac, de Toulon, qui a donné une conférence sur la Pologne;

M. Mistouflet, de Poitiers, qui étudie la question de Dantzig pour soutenir la thèse du *statu quo* devant une tribune libre estudiantine;

M. Havard, de l'Ecole Normale de Versailles, qui vend les séries de nos vignettes au profit du monument aux Volontaires;

Mlle d'Héricault, qui dirige avec dévouement à Harnes, un dispensaire d'hygiène sociale et qui s'intéresse aux enfants polonais malades;

M. Flizak, de Sanok (Pologne), qui a vendu des timbres postaux parmi ses élèves au bénéfice de nos œuvres.

### Nous signalons.

Un guide de Paris rédigé excellement par Mme Hulanicka et édité avec un plan et des illustrations par le journal « Ognisko ». Prix : 6 fr.

### La Presse amie.

*La Revue franco-hongroise*, éditée par Mme Duhaut, à Budapest, collabore maintenant avec nous et dans son coin des petits, donne des citations de « Notre Pologne ».

*L'Esprit Français*, 105, rue du Faubourg-du-Temple, Paris Xe, a ouvert une rubrique des lettres ponaises qui est rédigée par Mlle Madeleine Strowska. Citons dans le numéro d'août, le compte rendu de deux ouvrages de Sophie Nalkowska et d'un roman de Mme Kossak-Szczucka.

*Comœdia* a relevé dans notre dernier numéro l'article sur l'Académie polonaise fondée par M. Gwozdecki, en souhaitant que l'idée en soit reprise.

Dans son numéro 46, le *Miroir du Monde* a publié les photographies offertes par les Amis de la Pologne.

### Communiqués.

En présence du mouvement créé par une grande pensée généreuse afin d'assurer une maison de retraite aux veuves d'officiers de carrière, les sœurs d'officiers restées célibataires qui pourraient être sans ressources suffisantes, ont l'intention de se grouper en Amicale, et exposer leur situation. Les Polonaises sont aussi priées de répondre à cet appel.

Les personnes s'intéressant à cette œuvre, sont priées d'écrire à Mlle Tison, 7, rue Jean-Bologne, Paris, 16e.

Lisez :

**L'ECHO DE VARSOVIE**

bi-hebdomadaire.

Directeur : Lucien ROQUIGNY.

Journal franco-polonais, remarquable par l'abondance et la sûreté de l'information, par son ton libre et vivant.

Abonnement : un mois, 4 zl. 50.

Adresse : 7, rue Nowy-Swiat, Varsovie.

Dépositaire à Paris : Librairie Gebethner et Wolff, 123, Bd St-Germain.

## Qu'avez-vous fait ?...

**pour la cause polonaise ? Comment avez-vous aidé nos efforts ?**

**Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne.**

**Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ?**

**Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?**

**Avez-vous répandu nos publications ?**

**Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?**

**Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?**

**Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?**

---

ABONNEZ VOS ENFANTS A

**NOTRE POLOGNE**

Trait d'union entre la jeunesse française et la jeunesse polonaise.

Jolie publication mensuelle illustrée

**3 francs par an (Pologne : 2 zlotys)**

On s'abonne sans frais aux Amis de la Pologne, 16, rue Abbé de l'Epée, Paris (5e)

Compte de chèques postaux : 880-96, Paris

Numéro spécimen sur demande.

---

**Un portrait du Maréchal Pilsudski** est en vente au bureau des Amis de la Pologne. Il a été exécutée par le brillant artiste Arthur Szyk. Prix : 10 francs.

---

**Avis.** — Prière de joindre **0 fr. 50** à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

---




Société Anonyme

**LIBRAIRIE ETRANGERE**

« GEBETHNER ET WOLF »

**123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI.**

**Ouvrages périodiques en toutes langues.**

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande envoi, chaque mois, — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K O. Varsovie Nr. 190-840

Postaux-Chèques Paris Nr. 776-84

Téléphone : Littré 11-69

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

---

CHEMIN DE FER DU NORD.

*Le réseau de la vitesse, du luxe et du confort.*

Paris-Nord à Londres. Via Calais-Douvres. Via Boulogne-Folkestone. Traversée maritime la plus courte. Quatre services rapides dans chaque sens. Via Dunkerque-Tilbury. Service de nuit. Voitures directes à Tilbury pour le centre et le nord de l'Angleterre.

Services rapides entre la France, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, les Pays Scandinaves et les Pays Baltes.

---

CHEMINS DE FER DE L'ETAT.

*La nuit vous serez mieux en couchettes!*

N'oubliez pas, si vous voyagez de nuit sur le Réseau de l'Etat, que de nombreux trains comportent des voitures couchettes de toutes classes.

Voilà bien le confort à portée de tous puisque, pour les plus longs parcours, vous n'avez à acquitter qu'un supplément de :

En hiver : 33 fr. 80 en 1re classe; 27 fr. 05 en 2e classe; 22 fr. 55 en 3e classe.

En été : 42 fr. 80 en 1re classe; 36 fr. 05 en 2e classe; 31 fr 55 en 3e classe.

En outre, si vous revenez d'Angleterre par le service de nuit Newhaven-Dieppe, vous avez la faculté de rester dans votre couchette jusqu'à 7 h. 30 bien que votre train entre en gare de Paris-Saint-Lazare à 5 h. 23.

Tous renseignements désirables vous seront donnés dans les gares du Réseau de l'Etat.

---

CHEMINS DE FER DE L'EST

(et toutes compagnies)

*Transport des colis express.*

Pour répondre à l'intérêt qu'attache le public à l'acheminement rapide de certains envois urgents, les Grands Réseaux ont mis en vigueur, le 4 octobre, un nouveau tarif G. V. N° 10/110, *Colis Express* permettant l'expédition des colis dans des conditions de vitesse analogues à celles qui seraient obtenues si ces colis suivaient au titre de bagages un voyageur effectuant le même trajet.

Ce mode de transport offrira en raison de sa commodité et de sa rapidé des avantages qui ne doivent pas manquer d'être appréciés du Public et particulièrement des commerçants et industriels.

Les colis express pourront être expédiés d'une gare quelconque des Réseaux d'Alsace et de Lorraine, de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans et de P. L. M. ouverte au Service des bagages à une gare quelconque des mêmes réseaux ouverte à ce service.

Ils seront, en principe, acceptés à l'expédition et livrés au public aux mêmes emplacements que les bagages : toutefois, dans certaines gares, des guichets et emplacements spéciaux pourront être réservés aux « Colis express ». Dans tous les cas les endroits où s'effectueront les opérations relatives aux colis express seront désignés au public au moyen d'écriteaux.

Les colis express devront être remis à l'expédition 30 minutes au moins avant l'heure de départ du train qui devra les emporter.

Sauf instructions contraires de l'expéditeur, les colis expédiés à destination d'une localité desservie par un service de factage seront livrés à domicile dans les 10 heures qui suivront l'heure réglementaire d'arrivée du train qui aura amené les colis à destination (période de 20 heures à 6 heures non comprise).

Dans certaines localités importantes (préfectures, villes d'eaux, centres industriels, etc...), l'expéditeur pourra demander la livraison par exprès. Cette livraison sera effectuée dans un délai de 2 heures, après l'arrivée des colis en gare, (période de nuit de 20 heures à 6 heures non comprise).

# LES AMIS DE LA POLOGNE

*Président :* M. Louis MARIN, ancien ministre.
*Vice-Président :* M. Robert SÉROT, député, ancien sous-secrétaire d'Etat.
*Secrétaire générale :* Mme Rosa BAILLY.
*Trésorier général :* Dr VINCENT DU LAURIER.
*Déléguée générale à Varsovie :* Mme SEKOWSKA.
*Secrétaires-adjoints :* Mlle M. STROWSKA, M. Ph. POIRSON.

COMITE D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — *Président :* M. NOUVEL, Directeur du collège Ste-Barbe ; *vice-présidents :* M. DURAND (St-Louis) ; M. HUREY, Instituteur ; *secrétaire générale :* Mlle POLLET (Fénelon) ; *trésorier :* M. TRESSE, Inspecteur général ; *délégués :* M. VERNIER, Mlle PIEDZICKA.
COMITE DE RECEPTION. — *Directeurs :* Prince DE MÉDICIS ; Mmes DE VAUX-PHALIPAU, AMEUILLE, PAPILLAULT (Henriette Hervé).
SECTION DE TOURISME. — SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE.
LES ANCIENS COMBATTANTS AMIS DE LA POLOGNE. — *Président :* Général PARIS.

## Comités et Groupements régionaux.

AIX-EN-PROVENCE. — *Président :* M. MARTRE ; *vice-présidente :* Mlle MAEDLER ; *vice-présidents :* MM. LOBIN et DOBLER ; *secrétaire général :* Me GARCIN ; *trésoriers :* MM. TOUSSAINT et CRUEL.
ALBI. — *Président :* M. JARRIGE, Directeur des Mines ; *secrétaire :* M. PÉRIÈRES, Inspecteur Primaire ; *trésorier :* M. LEVIEUX, Directeur d'Ecole.
ALENÇON. — *Président :* M. JOUANNE, archiviste ; *secrétaire générale :* Marquise GICQUEL DES TOUCHES ; *trésorière :* Mlle GAUCHER.
ALAIS.
ALGER. — *Président :* M. ROZÉE, avocat à la Cour d'Appel ; *vice-présidents :* Mlle CWIK, Professeur honoraire d'Ecole Normale ; Me GORSKI, avocat à la Cour d'Appel ; *trésorier :* Mme ROBIN.
ALLIANCE FRANCO-POLONAISE du NORD de la FRANCE. — *Président :* M. CHATELET, Recteur ; *secrétaire général :* M. DEBUS ; *déléguée :* Mlle WYSZLAWSKA, directrice du Lycée.
ANGERS. — *Président :* Dr BOCQUEL ; *vice-président :* M. le Chanoine URSEAU ; *trésorier-archiviste :* M. J. MOISAN.
ARLES. — *Président :* M. LIEUTAUD, Président du Syndicat d'Initiative.
ARRAS. — M. DAVRINCHE, architecte.
AURILLAC. — M. L. FARGES, ancien député.
AUTUN. — *Président :* M. Paul CAZIN ; *secrétaire :* Me LIMAL.
AVIGNON. — *Présidente :* Mme FAGES-FABRE.
BARCELONETTE. — M. CAIRE.
BAR-LE-DUC. — *Présidente :* Mme REMY, Directrice de l'E. P. S. de jeunes filles ; *vice-président ;* M. LUCQUIN.
BESANÇON. — *Président :* M. VILLAT.
BLOIS. — *Président :* M. TOURTEAU, Directeur de l'Ecole Normale.
BORDEAUX. — *Président :* M. CAMENA D'ALMEIDA ; *secrétaire général :* M. GUILLIEN ; *trésorier :* M. GADEN.
BOUGIE. — *Président :* M. BONCASSE, président de la Chambre de Commerce ; *secrétaire général :* M. Raoul THÉODORE ; *secrétaire :* M. ZANNETTACI ; *trésorier :* M. SALFATI.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — M. VACQUIER.
BOURGES. — *Président :* M. MERMET, Inspecteur d'Académie ; *vice-président :* M. BUFFET, Intendant général ; *secrétaire générale :* Mme GUYOT, Professeur.
BREST. — *Président :* Amiral GUÉPRATTE.
CAEN. — *Président :* Dr LEBOUCHER.
CANNES. — *Secrétaire :* M. O. SIENKIEWICZ.
CARCASSONNE. — M. ROUGÉ, négociant.
CHALONS-SUR-MARNE. — *Président :* M. SEROT, industriel ; *vice-président :* M. Marc MILLET, Maire de Châlons ; *secrétaire général :* M. BERLAND, Archiviste départemental ; *délégué :* M. Victor GIMONET, Secrétaire de l'Ecole des Arts et Métiers ; *trésorier :* M. ROYER.
CHARLEVILLE-MEZIERES (Comité des Ardennes). — *Président :* M. D'ACREMONT, Avocat ; *vice-présidents :* MM. Eugène FÉLIX, Prés. des Anciens Combattants, CHARVET, Inspecteur d'Académie, LAMBERT, Prés. des Officiers de Réserve ; *secrétaire :* Mlle ASSO, Professeur au Lycée Sévigné ; *trésorier :* M. BOHRER.
CHARTRES. — *Président :* M. LEPOINTE, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire général :* M. René POIRIER.
CHATEAUROUX. — *Présidente :* Mme LEHONCHU.
CHERBOURG. — *Président :* Général VÉRILLON ; *vice-président :* M. BRIÈRE ; *secrétaire :* M. POSTEL.
CLERMONT-FERRAND. — *Président :* M. DESDEVISES DU DÉZERT, Doyen de la Faculté des lettres ; *vice-présidente :* Mme LHIRONDELLE.
COGNAC. — *Président :* M. Georges MÉNIER, Maire ; *délégué :* M. ROUX ; *secrétaire :* Mlle J. PINGAUD, Professeur.
COLMAR. — *Président :* M. BONFILS-LAPOUZADE, Procureur général ; *vice-président :* Me FEHNER, avocat ; *secrétaires :* M. DIETRICH ; Mlle Alice STEGER, Professeur ; *trésorier :* M. SCHAEDLIN, Juge au Tribunal.
CONSTANTINE. — *Président :* M. Fernand CARLES, Préfet ; *vice-présidentes :* Mmes VICREY, LOUSSERT ; *secrétaire :* Mlle P.C.W. SZUMLANSKA.

(A suivre)

*Le Gérant* : H. ANGLES. Rodez (Aveyron). — Imp. P. CARRÈRE (Maison fondée 1624).